

LA GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE



SOMMAIRE :

	Pages.		Pages.
Sur la pathogénie de l'ophtalmie phlycténulaire.		Folk-Lore de la Touraine. Nouvelle contribution à l'étude des Traditions populaires dans l'arrondissement de Loches pour 1911 (suite)	JACQUES ROUGÉ 155
Rapports avec la Tuberculose, etc.....	DRUAULT. 149	Médecins et Médecine en Ethiopie (suite).....	MÉRAB. 158
Ce qu'il faut retenir.....	BOSC. 150	Bibliographie.....	X... 168
Classification des Utérus et des Vagins doubles.	DUBREUIL-CHAMBARDEL. 152	Nouvelles.....	X... 171

SUR LA PATHOGÉNIE DE L'OPHTALMIE PHLYCTÉNULAIRE RAPPORTS AVEC LA TUBERCULOSE, ETC.

Par le Docteur DRUAULT

Ancien Chef de Clinique Ophtalmologique à la Faculté de Paris

L'ophtalmie ou kérato-conjonctivite phlycténulaire est, dans nos pays, la plus fréquente des affections oculaires de l'enfance. A cause de cette fréquence, à cause aussi de son association si commune avec l'impétigo, elle intéresse plus particulièrement le médecin général.

Dans le courant de l'année dernière, trois importants travaux de Lafon (1), d'Ayrenx (2), Rosenhauch (3), ont été consacrés à sa pathogénie. Les deux premiers étudient seulement le terrain sur lequel l'affection évolue, le troisième recherche en outre ses causes locales.

Terrain. — Sur quel terrain se montre l'ophtalmie phlycténulaire, ou, autrement dit, qu'est-ce qui caractérise l'état général des sujets qui en sont atteints ?

Les anciens auteurs avaient déjà noté qu'elle se montre surtout chez les enfants scrofuleux ou strumeux, et même le nom d'« ophtalmie scrofuleuse » a pu lui être donné. Mais à quoi répond surtout l'ancienne scrofule ? Est-ce une forme de tuberculose, ou la prédisposition à la tuberculose, ou seulement un type caractérisant une prédisposition ? Certains de ses caractères ont été rattachés à des causes autres que la tuberculose, et notamment, d'après Sabouraud, le facies scrofuleux serait simplement la conséquence de l'impétigo chronique. En tout cas, les rapports de l'ophtalmie phlycténulaire avec le terrain tuberculeux restaient indéterminés.

D'Ayrenx et Rosenhauch ont essayé d'établir ces rapports en recherchant la fréquence de la tuberculose sur l'ensemble des sujets atteints d'ophtalmie phlycténulaire.

Avec la tuberculine ils ont obtenu de nombreuses réactions positives indiquant très vraisemblablement l'existence concomitante de foyers tuberculeux. Ainsi Rosenhauch a observé, par le procédé de Moro (friction avec une pommade à 50 p. 100 de tuberculine), une réaction positive dans 96 p. 100 des cas, alors que ce même procédé lui donnait seulement 4 p. 100 de réactions positives chez des enfants cliniquement indemnes de tuberculose et d'ophtalmie phlycténulaire. D'Ayrenx, avec l'intra-dermo-réaction, trouve un chiffre presque égal : 90 p. 100 de réactions positives chez ses sujets atteints d'ophtalmie phlycténulaire.

Ces mêmes auteurs ont recherché la tuberculose également par les procédés cliniques. Rosenhauch la trouve, par les seuls moyens ordinaires d'exploration, dans 40 p. 100 des cas (pulmonaire, pleurale ou osseuse) ; d'Ayrenx par la radioscopie, dans 88 p. 100 (pulmonaire, pleurale ou ganglionnaire).

Enfin, au point de vue expérimental, Rosenhauch, qui a pu reproduire des phlyctènes conjonctivales sur les animaux, n'a réussi à en obtenir que chez des animaux tuberculeux et chez des animaux sains ayant reçu récemment de la tuberculine en injection sous-cutanée. Les animaux sains non injectés n'eurent pas de phlyctènes sous l'action des mêmes causes locales. Mais il y a à remarquer qu'il ne fit pas de recherches avec d'autres maladies et toxines que la tuberculose et la tuberculine.

Contrairement aux deux auteurs précédents, Lafon a recherché la prédisposition à l'ophtalmie phlycténulaire surtout en dehors du terrain tuberculeux. Il s'est efforcé

(1) LAFON. Sur la pathogénie de l'ophtalmie phlycténulaire (*Société française d'Ophtalmologie*).

(2) D'AYREX. Ophtalmie phlycténulaire et terrain tuberculeux (*Société française d'Ophtalmologie*).

(3) ROSENHAUCH. Ueber das Verhältnis phlyktänulärer Augenentzündungen zur Tuberkulose (*Archiv für Ophthalmologie*).

de démontrer que, parmi les causes diverses auxquelles on peut la rattacher, l'intoxication gastro-intestinale a une place prépondérante. Ainsi il a souvent observé l'ophtalmie chez des enfants alimentés surabondamment et irrégulièrement, ayant en conséquence du gros ventre, des troubles gastro-intestinaux, etc. L'impétigo accompagne alors l'ophtalmie, et souvent il suffit d'un régime plus régulier pour guérir à la fois les deux affections.

En ce qui concerne les rapports de l'ophtalmie phlycténulaire avec la tuberculose, Lafon fait deux classes de malades. — Les uns sont encore les mêmes gastro-intestinaux que précédemment. Chez eux l'auto-intoxication diminue la résistance générale à toutes les infections et crée, entre autres prédispositions, un terrain favorable à la tuberculose qui se montrera plus ou moins tôt. L'ophtalmie ne serait donc pas secondaire à la tuberculose dans ces cas. — Chez d'autres enfants, au contraire, l'ophtalmie est bien secondaire à la tuberculose, mais alors il serait possible de la différencier cliniquement : photophobie minime, larmolement insignifiant, évolution rapide, récidives fréquentes, pas de lésions impétigineuses concomitantes.

Causes locales des phlyctènes. — Il y a à noter d'abord que, malgré de nombreuses recherches, on n'a jamais démontré l'existence d'aucun microbe dans l'intérieur des phlyctènes. On y a recherché surtout le bacille de Koch et le staphylocoque doré.

En ce qui concerne le bacille de Koch, on sait que le moyen le plus sûr de le déceler est l'inoculation. Celle-ci étant restée toujours négative (sauf un cas discutable), on peut donc affirmer que la phlyctène oculaire n'est pas causée par ce bacille.

Peut-elle être causée par la tuberculine ? Il le semble, puisque dans les ophtalmo-réactions, faites si nombreuses il y a quelques années, des phlyctènes ont été maintes fois observées. Mais l'instillation de tuberculine n'est évidemment pas la cause habituelle de l'ophtalmie phlycténulaire.

Comme cette dernière n'est, dans beaucoup de cas, qu'une complication de l'impétigo, il y a lieu de rappeler ce que l'on sait des causes de celui-ci. Depuis que Chaurmier (1884) en démontrait la contagiosité, de nombreuses recherches ont été faites pour en trouver le microbe causal. Pour la plupart des dermatologistes (Ch. Leroux, 1892 et 1898 ; Balzer et Griffon, 1897 ; Sabouraud, 1901 ;

Lewandowsky, 1909 ; etc.) c'est un streptocoque, et ses cultures auraient permis à Ch. Leroux (1892), Daum (1895), etc., de reproduire expérimentalement l'affection. Mais le streptocoque n'existerait seul qu'au début ; très promptement les phlyctènes de l'impétigo sont envahies par le staphylocoque doré. On peut donc se demander si les lésions kérato-conjonctivales compliquant l'impétigo sont produites par le streptocoque cause de la lésion impétigineuse, ou le staphylocoque la compliquant tous les jours.

Ni l'un, ni l'autre ne se trouvent dans les phlyctènes oculaires. Mais dans la sécrétion conjonctivale plusieurs auteurs signalent le staphylocoque, et pour Axenfeld (1907), « dans une partie des cas, particulièrement lorsqu'il y a impétigo concomitant, on trouve en abondance, et virulents, des staphylocoques jaunes ou des streptocoques ».

D'autre part, Rosenhauch, qui a essayé de reproduire les phlyctènes par l'introduction dans la conjonctive de divers microbes, n'a pu y réussir habituellement (sur les animaux tuberculeux ou tuberculins) qu'avec le staphylocoque doré, ou avec sa toxine. Ceci ne prouve pas que ce staphylocoque soit la cause habituelle des phlyctènes oculaires, mais seulement qu'il *peut* les provoquer.

D'ailleurs Rosenhauch ne paraît pas avoir fait d'expériences avec le streptocoque.

A noter enfin que le même chercheur a obtenu exceptionnellement (2 fois), sur ses animaux préparés, des phlyctènes dues à l'inoculation du diplobacille de Morax.

En résumé, si la pathogénie de l'ophtalmie phlycténulaire n'est pas complètement élucidée, un certain nombre de particularités importantes s'y rapportant ont pu être mises en évidence par les recherches récentes. — Pour ce qui est du terrain sur lequel elle évolue, l'observation montre que le plus grand nombre de cas s'observe chez des enfants présentant une atteinte de tuberculose, parfois évidente, le plus souvent décelable seulement par la réaction à la tuberculine ou par la radioscopie. Pour d'autres sujets, il semble qu'une intoxication alimentaire habituelle suffise à créer la prédisposition à cette affection. — Quant à sa cause locale, il peut s'agir de divers microbes ou, expérimentalement au moins, de leurs toxines ; mais on n'a pas encore démontré d'une façon indiscutable quel est celui qui est le plus habituellement en cause.

CE QU'IL FAUT RETENIR

Par le Docteur Bosc

Ancien interne des hôpitaux de Paris

1) ACCOUCHEMENT SANS DOULEUR.

Cette heureuse nouveauté vient d'Allemagne, où elle porte le nom de méthode de Gauss, et s'obtient par l'injection associée d'un milligramme de scopolamine et d'un centigramme de morphine au début du travail : cette dose optimale ne calme pas toujours les douleurs, amenant plutôt un oubli du souvenir qu'une absence de perception ; mais chez certaines parturientes, elle cause des accidents graves de délire, d'effolement du cœur, d'asphyxie pulmonaire : la femme accouche comme dans un cauchemar,

avec une altération des traits telle qu'on a souvent l'impression qu'elle est empoisonnée. La scopolamine agit parfois aussi d'une façon défavorable sur la contraction utérine, et aboutit trop fréquemment à l'abolition partielle ou complète de la contraction abdominale ; de ce fait, elle prolonge la période d'expulsion, prédispose aux interventions, favorise l'hémorragie de la délivrance. La méthode, enfin, est peu rassurante en ce qui concerne les enfants : un grand nombre naissent en état de torpeur, quelques-uns même ne manifestent aucun mouvement respiratoire pendant quelques minutes, et ils sont plus ou

moins facilement ranimés, tout cela moins en rapport sans doute avec la scopolamine-morphine qu'avec ses conséquences : durée du travail ou interventions. C'est, en résumé, une méthode délicate qui, nécessitant une grande prudence et la présence constante du médecin, n'est utilisable que dans une clinique. Les femmes se résigneront donc à attendre encore le médicament inoffensif, qui supprimera la douleur, en laissant persister la contraction utérine ; jusque-là le chloroforme à la reine, les dix à quinze gouttes de chloroforme versées sur un mouchoir et respirées pendant une minute au début de chaque contraction, restera encore le meilleur moyen de diminuer d'une façon relative les douleurs de l'enfantement.

2) LE MENTHOL INFANTICIDE.

Un bébé a du coryza : machinalement on lui prescrit un peu de pommade ou d'huile mentholée à introduire dans les narines (n'a-t-on pas inventé des seringues spéciales à cet effet !). Mais à peine l'opération est-elle terminée, que les accidents les plus graves peuvent survenir : tantôt c'est un spasme de la glotte, suivi de vains efforts respiratoires, cyanose et syncope ; tantôt c'est une hyper-sécrétion considérable de mucosités, qui se produit dans le naso-pharynx, obstruant la gorge et même le larynx ; on a sous les yeux le tableau toujours si dramatique de l'asphyxie aiguë chez un enfant, et il faut, pour ranimer le petit malade, mettre rapidement en œuvre les bains chauds, la respiration artificielle, etc. Quelques-uns sont bel et bien morts, n'ayant reçu aucun secours de la part de parents surpris par la brusquerie de tels accidents et affolés par leur intensité. Ces effrayantes réactions réflexes sont dues parfois à la dose prescrite et à la quantité employée ; on formule couramment le menthol à 1 pour 20, 1 pour 30, alors que la dose de 1 pour 100 est suffisante : en instillant 2 à 3 gouttes de cette préparation dans chaque narine, l'enfant étant couché presque aussitôt sur le côté, on évitera dans une certaine mesure ces réflexes pharyngo-laryngés. On peut mieux encore mettre en doute l'efficacité de cette médication ; la désinfection des méandres du nez et du naso-pharynx paraît bien illusoire. Quant à l'excitation réflexe et à l'hypersécrétion consécutive, si utile dans les sinusites de la face, qui sont la meilleure et peut-être la seule indication du menthol, ne sont-elles pas obtenues à moins de frais chez le nourrisson par l'éternuement. Il paraît d'une bonne thérapeutique dans le coryza des jeunes enfants de s'en tenir à la formule séculaire : Dieu vous bénisse !

3) ANALYSES DE LAIT

On est parfois déconcerté par les accidents qui se produisent chez des enfants nourris au sein par une nourrice, ou, ce qui est plus étonnant encore, par leur mère ; ils ont des vomissements, de la diarrhée, leur poids augmente peu ou pas du tout, et le réglage le plus sévère des tétées ne modifie en rien ces phénomènes. C'est alors que le médecin parfois, la famille toujours, incriminent la qualité du lait, et en demandent l'analyse. Avant d'interpréter celle-ci, il faut bien connaître les variations que subissent les éléments du lait au cours de la lactation, et dans le courant même d'une seule journée. Tout d'abord, il n'existe pas, aux différents âges de la lactation, une composition fixe du lait de femme, et chaque

nourrice apporte en outre un coefficient personnel qu'il importe de rechercher dans chaque cas pour le comparer aux tables fixes des traités d'analyses. Il y a de plus, chez une même femme, des variations journalières, le beurre et la caséine présentent un minimum le matin et un maximum vers quatre heures, la quantité de sucre variant peu dans ce temps-là ; de telle façon que si on recueille du lait au début de la tétée du matin on obtiendra un échantillon très pauvre en albumine et en beurre, et vers la fin de la tétée de quatre heures, un autre échantillon très riche en ces substances, d'où la nécessité d'établir par des prises successives une composition moyenne du lait. Il faut encore tenir compte de l'alimentation de la nourrice : avec un régime riche en albumine, la teneur en caséine et en beurre augmente beaucoup ; avec une alimentation pauvre en albumine, mais riche en substances hydro-carbonées, la caséine diminue et la graisse augmente. Sans ces connaissances et ces précautions, l'analyse d'un échantillon de lait recueilli au hasard n'a aucune valeur ; trop souvent on se base sur ces résultats approximatifs pour faire cesser l'allaitement au sein, alors qu'un examen mieux fait et quelques modifications du régime alimentaire auraient permis de le continuer pour le plus grand bien du nourrisson.

4) DIVISION DES URINES.

La fréquence de la tuberculose rénale a fait de la division des urines un mode d'exploration courant, relativement facile à appliquer, même par le chirurgien non spécialiste. Cette facilité ne compense pas malheureusement les causes d'erreurs imputables à ce procédé ; s'il existe du pus dans le liquide recueilli, il n'est pas toujours certain, malgré les lavages préalables de la vessie, qu'il provient du rein, il peut tenir à une tuberculose vésicale concomitante ; l'absence de toute filtration d'un côté ne veut pas dire forcément que le rein est malade, il ne s'agit parfois que d'une obstruction calculeuse, etc... etc... Mais les cas les plus déconcertants sont ceux où l'on obtient une urine sensiblement normale d'un côté, alors que le rein correspondant est fonctionnellement supprimé par des lésions, ou même n'existe pas ! par absence congénitale. On a beau expliquer ces faits par l'existence de bas-fonds vésicaux que le diviseur ne parviendrait pas à séparer, il est tout de même fâcheux qu'au lieu d'être indiquée par la séparation, ce soit l'opération qui donne le criterium des résultats de la division, et en matière de néphrectomie portant sur le seul rein utile, le criterium ne se fait pas attendre longtemps. Pour connaître la valeur respective des deux reins, et toute la chirurgie rénale repose sur cette question préalable, il importe de ne pas se contenter de la division endo-vésicale des urines, il faut faire tout pour tenter le cathétérisme urétéral, et encore ce cathétérisme devra-t-il être prolongé au moins pendant deux heures, suivant le procédé d'Albarran. D'une manière plus générale, d'ailleurs, il faut peut-être revenir sur la nécessité d'opérer instantanément les degrés les plus légers de la tuberculose rénale ; on connaît aujourd'hui nombre de tuberculeux rénaux, qui ont refusé l'intervention depuis des années, et ne s'en portent pas plus mal ; à plus forte raison quand la lésion étant bilatérale indique de recourir d'emblée au seul traitement médical, aux injections de tuberculine en particulier : il n'est pas encore absolument prouvé qu'un seul bon rein, pouvant devenir malade, vaut mieux que deux légèrement atteints.

5) STROPHANTINE.

Quand un malade, en proie à une insuffisance fatalement progressive du cœur, a vu échouer tous les cardiotoniques habituels, ou quand il s'agit de gagner de vitesse sur des accidents d'asystolie suraiguë, la strophantine apparaît comme une suprême ressource. C'est un médicament redoutable, car si ses résultats sont parfois absolument nuls, son application est suivie, d'autres fois, d'accidents les plus graves, y compris la mort subite, en particulier chez les artério-scléreux et les brightiques. Mais il est des cas aussi où, à peine l'injection terminée, une véritable résurrection se produit : la dyspnée diminue, l'angoisse disparaît, la cyanose s'atténue, un calme de bon augure survient, suivi bien souvent de sommeil, et cette amélioration s'accroît encore les jours suivants en même temps que les signes physiques se modifient avec la même rapidité : le pouls se régularise et devient plus fort, la tension se relève, les phénomènes de stase diminuent ou même disparaissent, la diurèse s'établit parfois avec un véritable flot d'urine de 3 à 4 litres par jour. Cette action héroïque et immédiate n'est pas forcément transitoire, elle peut aboutir à la guérison sinon définitive du moins très prolongée d'accidents qui auraient semblé au premier abord irrémédiables. La technique consiste en une injection intra-veineuse ou intra-musculaire (la première d'effet plus rapide, mais d'action plus dangereuse) de strophantine amorphe (moins toxique que la strophantine cristallisée) : on débute par un demi-milligramme, on attend 24 heures, et on recommence avec un milligramme : Puis dès l'effet produit (et il est inutile d'insister si le résultat n'est pas promptement obtenu) on espère de 48 heures, puis de 2 ou 3 jours tout autre médicament, la digitale en particulier, étant suspendu pendant cette période. C'est, en résumé, un médicament extraordinairement efficace et des plus dangereux, susceptible de donner les plus grands mécomptes : il n'est à utiliser qu'en désespoir de cause, lorsqu'on est dans l'alternative ou de laisser mourir un malade en n'usant pas d'un remède qui pourrait le sauver, ou de craindre de hâter sa mort en en usant.

6) COXA-VARA

Lorsqu'on amène au médecin un enfant qui boite et qui souffre de la hanche, son diagnostic mental oscille d'emblée entre deux extrêmes : coxalgie ou luxation congénitale. Entre les deux, il y a place pour une erreur de diagnostic, et une affection suffisamment fréquente pour

ne pas être méconnue, c'est la coxa-vara. Elle est due à une incurvation progressive du col du fémur, qui s'affaisse sur lui-même, et on l'attribue, à défaut d'étiologie plus précise, à un rachitisme tardif : le fait certain c'est qu'elle coïncide souvent avec d'autres malformations de même nature : pied plat, scoliose, genu valgum. Il s'agit le plus souvent d'enfants, de garçons presque toujours, ayant grandi trop vite et soumis à une station debout prolongée : ils se plaignent de fatigue et de douleur après la marche à la fin de la journée, douleur qui irradie parfois jusque dans le genou, et toujours calmée par le repos. Ils se mettent à boiter, plongeant d'un côté comme dans la coxalgie, et quand la lésion est bilatérale, cette claudication rappelle tout à fait le dandinement de la luxation double. Debout, l'attitude est caractéristique, le membre est en extension complète, avec adduction et rotation en dehors, la pointe du pied dirigée nettement en dehors, alors que le coxalgique au début est en flexion, adduction et rotation en dedans. L'enfant couché, on constate que le trochanter est à la fois plus saillant par suite de cette adduction, et remonte par suite de l'affaissement du col, on le trouve plus ou moins au-dessus de la ligne de Nélaton Roser, et il peut en résulter un raccourcissement du membre atteignant parfois jusqu'à 5, 6, 7 centimètres ; mais la tête fémorale est en place dans la cavité cotyloïde. Sauf pour l'abduction et la rotation en dedans, il y a une intégrité presque absolue des mouvements articulaires. Ce mélange anormal de symptômes de coxalgie et de luxation doit éveiller le soupçon de coxa-vara, et la radiographie le confirmera, à condition qu'un radiographe à réactions trop vives ne prenne pas pour une coxa-vara spontanée les déformations très analogues que donnent les anciennes fractures du col du fémur, ou les décollements épiphysaires.

La radiographie et la clinique étant d'accord, on expliquera aux parents qu'il n'est besoin d'aucune opération, mais qu'il leur faut attendre avec patience pendant un an ou deux l'évolution spontanée de cette très ennuyeuse affection : on calmera la douleur et on réduira la déformation au minimum, en maintenant l'enfant au repos absolu au lit pendant toute cette période, avec ou sans extension continue, et, si l'adduction est très prononcée, avec un appareil plâtré ramenant le membre en une position convenable d'abduction.

D'après les Docteurs Lequeux, Mayel, Laurens, Barbier, Marion, Rochel, Vaquez et Leconte.

CLASSIFICATION DES UTÉRUS ET DES VAGINS DOUBLES

Par le docteur LOUIS DUBREUIL-CHAMBARDEL.

Un certain nombre de travaux intéressants ont paru ces temps derniers sur les variations utéro-vaginales. Les uns ont trait à la description morphologique de ces dispositions anormales, d'autres à l'étude de certains détails pathologiques, tous sont basés sur un ensemble de documents qui leur donnent une valeur scientifique très grande.

Et cependant il existe entre tous ces travaux des contradictions et une certaine confusion. Les auteurs, se plaçant

à des points de vue assez différents, semblent ne pas s'entendre ; les qualificatifs donnés aux différentes variétés anatomiques varient de l'un à l'autre et un teldésordre est plus apparent encore quand il s'agit d'observations isolées.

Cela provient de ce que l'on ne s'est pas encore mis d'accord sur une classification et une nomenclature méthodiques de ces malformations. Les vieux mots, proposés à la fin du XVIII^e siècle pour les désigner : didelphe-

double, bicorne, septus, etc., à force d'être pris dans des acceptions très différentes, ont perdu tout sens précis et de ce fait beaucoup d'observations, par ailleurs très intéressantes, sont inutilisables dans un travail d'ensemble.

Ce n'est pas que les auteurs aient omis de proposer cette classification, plus de dix l'ont tenté aussi bien en France qu'en Allemagne, mais presque tous étaient des chirurgiens et c'est au point de vue chirurgical qu'ils se sont placés pour cataloguer des faits anatomiques. Si bien que leurs classifications ne sont plus d'aucune utilité quand il s'agit d'interpréter des faits physiologiques, d'obstétrique ou de gynécologie.

A titre d'exemple, voici une classification proposée par M. Piquand:

- | | | |
|--|---|---|
| I. Utérus cloisonné | { a) complètement cloisonné : utérus biloculaire.
{ b) incomplètement cloisonné. | utérus subseptus unicol. |
| | | utérus subseptus unicorps. |
| II. Utérus à corps incomplètement accolés. | { utérus cordiforme simple.
{ utérus cordiforme unicorps. | |
| | | utérus bicorne simple.
utérus bicorne avec corne rudimentaire. |
| III. Utérus à cols fusionnés et à corps séparés. | | |
| IV. Utérus à cols accolés et corps séparés : utérus pseudodidelphe. | | |
| V. Utérus avec corps, col et vagin complètement séparés : utérus didelphe. | | |

Une bonne classification des variations utéro-vaginales doit répondre à plusieurs qualités :

1° Ne pas séparer les unes des autres les variations de l'utérus et les variations du vagin, qui ont absolument la même signification morphogénique et qui très souvent se rencontrent ensemble :

2° S'appuyer sur l'embryologie et se rapporter aux diverses phases de l'évolution du canal génital :

3° Correspondre aux données physiologiques connues. Les conséquences physiologiques de ces malformations doivent être de connaissance courante pour le médecin qui est appelé à constater chaque jour quelque cas de ce genre ; au contraire, les interventions chirurgicales sont des faits très rares. La physiologie doit donc primer ici la chirurgie.

Dans ces conditions, le caractère anatomique qu'il faut choisir pour établir une classification rationnelle ne peut pas être le plus ou moins d'écartement des deux utérus, comme la plupart des auteurs l'ont fait, mais l'état de la cloison qui divise le canal génital. C'est la forme intérieure de l'organe qu'il faut décrire et non pas son aspect extérieur.

Nous nous rappellerons que le vagin et l'utérus sont formés aux dépens de la portion distale des canaux de Müller. Cette formation se produit en deux temps :

1° Les canaux de Müller se rapprochent l'un de l'autre et s'accroissent sur une partie de leur hauteur ;

2° Puis commence un travail de fusion des deux canaux en un seul. Cette fusion débute par la partie moyenne qui correspondra plus tard au col utérin, puis se continue vers le haut et vers le bas simultanément.

Et à chacun de ces temps va correspondre une variation différente.

A) Les canaux de Müller restent accolés. Le travail de fusion ne se produit pas. Nous aurons deux vagins absolument distincts avec deux utérus indépendants (*groupe I*).

B) Le travail de fusion est commencé, mais ne s'est pas achevé. Nous trouverons des traces de la duplicité de l'organe soit à la partie proximale de l'utérus (*groupe II*), soit à la partie distale du vagin (*groupe III*).

C) Dans un *groupe IV*, nous classerons certaines variations, d'ailleurs fort rares, qui s'écartent des types précédents.

Nous allons maintenant étudier sommairement chacun de ces deux groupes.

GROUPE I. — UTÉRUS ET VAGINS DOUBLES. — Il existe dans les cas de ce premier groupe deux utérus avec vagins tout à fait indépendants.

Lorsque les utérus sont entièrement séparés, il existe toujours une séparation des vagins par une cloison plus ou moins épaisse. Cette cloison, chez l'adulte, peut être détruite en tout ou en partie par suite des rapports sexuels, des accouchements antérieurs, et de toutes les irritations communes du vagin. Mais chez les sujets jeunes, chez les nullipares et les vierges, la cloison est presque toujours complète et à l'entrée de chaque vagin il existe un hymen distinct ou des traces de cet hymen. Ce n'est que dans quelques cas que la cloison vaginale, incomplète, ne descend pas jusqu'à la vulve ; il n'y a alors qu'un seul hymen.

Les deux utérus peuvent présenter par rapport l'un à l'autre trois dispositions différentes :

1° Ils sont séparés complètement l'un de l'autre. C'est l'*utérus didelphe*.

2° Ils sont accolés à leur partie cervicale et séparés à leur partie supérieure. C'est l'*utérus bicorne*.

3° Ils sont accolés sur toute leur hauteur. C'est l'*utérus biparti*.

GROUPE II. — VAGIN SIMPLE, UTÉRUS DIVISÉ. — Dans ce deuxième groupe nous plaçons tous les cas dans lesquels le travail de fusion des deux canaux de Müller a commencé, mais ne s'est pas terminé, laissant la cavité utérine divisée en deux loges.

Il existe plusieurs degrés :

1° Il existe un seul museau de tanche, mais la cavité utérine est divisée depuis le fond jusqu'au tiers inférieur du col. C'est l'*utérus double bicol*.

2° Le col n'est pas divisé, seul le corps est divisé. C'est l'*utérus double unicol*.

Dans ces deux cas, les deux portions de l'utérus peuvent être accolées ou divergentes, on aura donc les variétés *bifide* ou *accolée*.

3° et 4° La division de la cavité utérine n'existe qu'à la partie supérieure de l'organe. C'est ce qu'on nomme l'*utérus arqué* et l'*utérus cordiforme*, suivant que la division intéresse une portion plus ou moins grande du fond de l'utérus.

GROUPE III. — UTÉRUS SIMPLE, VAGIN DIVISÉ. — Ici la trace de la duplicité primitive du canal génital n'est plus apparente qu'à la partie distale du vagin, l'utérus étant normal.

Tantôt le vagin est double dans toute sa hauteur et il existe deux hymens.

Tantôt, au contraire, la cloison séparant en deux le vagin n'existe qu'au tiers ou au quart inférieurs de l'organe.

Enfin, le vagin peut être normal, mais il existe un hymen double. C'est le dernier vestige du processus embryologique.

GROUPE IV. — On a publié quelques cas dans lesquels la duplicité du canal génital se manifeste par la division du vagin et du col utérin; le corps de l'utérus est normal.

Ces cas, à mon avis, ne sont qu'une variété du *groupe III*, dans lequel le travail de fusion des canaux de Müller ne s'est pas produit vers le bas, tandis qu'il s'est achevé pour la partie supérieure de l'utérus. Il y a lieu de supposer que, contrairement à la normale, le début de la fusion a eu lieu, non pas au niveau du col utérin, mais au niveau de l'isthme. Si, avec Ferroni, nous pensons que cette fusion est déterminée par la pression latérale exercée par l'uretère au niveau du col utérin, dans ces observations, il y aurait intérêt à connaître quels étaient les rapports réciproques de l'utérus et des uretères. Malheureusement, les documents font défaut à ce sujet. Il est à désirer que, dans les observations futures, l'attention des auteurs soit attirée sur ce point.

UTÉRUS RUDIMENTAIRES. — Nous avons supposé jusqu'à présent que les deux parties du canal génital avaient acquis le même développement ou, tout au moins, un développement sensiblement égal, de sorte que les deux vagins et les deux utérus sont semblables.

Mais il arrive très souvent qu'un des canaux de Müller s'arrête dans son développement ou n'acquiert qu'un développement rudimentaire. De là, disproportion et asymétrie entre les deux côtés.

Il résulte de cet état de choses toute une série de malformations, portant soit sur l'utérus, soit sur le vagin. Nous avons une corne utérine atrophiée ou rudimentaire, des vagins atrésés ou imperforés et on peut imaginer théoriquement tous les degrés.

Tous ces faits entrent dans les groupes de la classification que nous avons établie et il n'y a pas lieu d'en faire une catégorie à part.

Tantôt l'utérus rudimentaire indépendant de son voisin s'ouvrira dans un vagin plus ou moins atrophie (*groupe I*);

Tantôt, au contraire, il communiquera avec l'autre utérus et nous aurons les différentes variétés du *groupe II*.

L'importance de ces utérus rudimentaires est très grande en pathologie, car, étant souvent imperforés, ils sont la cause d'hématométries et autres désordres, redoutables.

On a donné le nom d'*utérus unicorne* à de semblables dispositions. Cela donnerait à penser qu'un seul canal de Muller a évolué. Or, nous n'en avons jamais rencontré d'exemple. Ce terme est donc impropre et doit être tout à fait abandonné, car il prête à confusion. Celui d'*utérus rudimentaire* est plus exact et, en y ajoutant qu'il s'agit d'un fait du *groupe I* ou du *groupe II*, on saura tout de suite à quelle variété on a affaire.

FRÉQUENCE DES VAGINS ET UTÉRUS DOUBLES. — Les faits de duplicité du canal génital sont beaucoup plus fréquents qu'on le suppose ordinairement et la littérature anatomique est riche en observations de toutes sortes. Notre statistique porte actuellement sur 834 faits. On trouvera le détail dans le tableau ci-contre.

Il est évident que cette statistique ne saurait indiquer la proportion exacte suivant laquelle chaque variété se présente. Il est certain que les variations de l'hymen sont difficilement observables et que l'utérus cordiforme passe souvent inaperçu, même au cours d'une autopsie, et ce

GROUPE	NOMBRE D'OBSERVATIONS	VARIÉTÉS	NOMBRE D'OBSERVATIONS
I	310	a) Ut. didelphe b) Ut. bicorne c) Ut. biparti Cas indéterminés ... Utérus rudimentaires.	28 154 22 61 45
II	390	a) Ut. bicol. b) Ut. unicol. c) Ut. arqué d) Ut. cordiforme... Cas indéterminés ... Utérus rudimentaires.	17 99 29 72 45 128
III	113	a) Vagin double complet b) Vagin double en partie c) Hymen double ...	47 16 80
IV	21	—	21

sont cependant ces deux variétés qui doivent être les plus fréquentes. Au contraire les cas d'utérus didelphes ou bicornes, quoique plus rares, attirent mieux l'attention des auteurs qui ne négligent pas de publier leurs observations.

CONCLUSION. — En résumé, nous proposons pour les variations de duplicité du canal génital la classification suivante en quatre groupes:

- | | | |
|---|---|---|
| I ^{er} groupe. Utérus et vagin double..... | { | Utérus didelphe. |
| | | Utérus bicorne. |
| | | Utérus biparti. |
| II ^e groupe. Utérus double et vagin simple..... | { | Utérus double bicol, bifide ou accolé. |
| | | Utérus double unicol, bifide ou accolé. |
| | | Utérus arqué. |
| | | Utérus cordiforme. |
| III ^e groupe. Vagin double, utérus simple..... | { | Vagin et hymen doubles. |
| | | Hymen double. |
| IV ^e groupe. Vagin double, col utérin double, corps utérin simple. | | |

Cette classification a pour avantages :

1° De ne pas séparer les variations du vagin de celles de l'utérus ;

2° De réduire à dix le nombre des variétés et de simplifier ainsi la nomenclature ;

3° D'être en rapport avec les données embryologiques.

Nous verrons dans un prochain article qu'elle est tout à fait conforme avec les faits physiologiques.

DIABÈTE : PAIN FOUGERON

FOLK-LORE DE LA TOURAINE

Nouvelle Contribution à l'étude des Traditions Populaires

Dans l'Arrondissement de Loches pour 1911.

(REPRODUCTION INTERDITE)

(Suite)

Par Jacques ROUGÉ.

Les noueurs d'aiguillettes

Ceux qui, *fascinant conjuges*, sont très redoutés dans la région lochoise. Généralement, les sacristains des petites bourgades passent pour des « noueurs ».

Nouage de l'aiguillette. Au moment où la mariée se lève pour écouter l'évangile « de sa messe » nuptiale, le noueur prend une corde dans sa main et dit : *Nobal, Ribal, Vanarbi* (1). Autant de fois il fera de nœuds à sa corde et autant de fois il répètera, à mi-voix ou mentalement, les *trois mots secrets*, autant de fois le marié « s'y reprendra » pour consommer le mariage (2). Et, cette « reprise » peut durer des années !!!

Au lieu de faire des nœuds à une corde, le noueur, parfois, tourne, autour de lui, sa ceinture de cuir (3). — Si la corde « pourrit », ou si le noueur d'aiguillettes perd la corde, les nœuds meurent dans des souffrances atroces (4).

Pour « détourner » le maléfice, il faut :

1° S'approcher (5) avant le mariage.
2° Empêcher le sort de monter. Dans ce but, le marié doit marcher sur la robe de la mariée, durant tout l'évangile, c'est-à-dire pendant que la mariée est debout.

3° Se remarier. On cite, dans ce cas, le nom d'un curé qui, clandestinement, redit la messe de mariage, le soir même de leurs noces, à deux époux qui se croyaient nœuds et qui menaçaient de mort le curé et son sacristain (6).

Le Mariage

On ne doit pas se marier pendant le mois de mai. Les enfants issus des unions contractées pendant ce mois auront les yeux rouges ou seront fous.

Les Fêtes

Semaine sainte. — Le baiser à Dieu. Dans l'adoration de la Croix, on ne doit pas baiser la figure du Christ, parce qu'elle eut le baiser de Judas.

Les mauvais Livres

Le Dragon Rouge est un livre bin parnicieu-y fait pas parler les morts...?

Le corps Humain

Les seins se nomment : *pistolos* (7).

Les oreilles se nomment des feuilles de choux.

Les dents : Quand il existe un espace entre les dents de

devant, chez les jeunes enfants, c'est signe de bonheur. Il ne faut pas se faire arracher la dent de l'œil parce qu'on risque de se faire tirer l'œil avec elle.

Les Villes détruites

A Barrou (1), suivant un dire, une ville très ancienne, puis une église bâtie par saint « Perpette » (2), ont été englouties dans la Creuse (3).

Coureur de l'Brou

Si on touche quelqu'un qui court l'brou et surtout si on le frappe, cet individu cesse de courir l'brou. Il revient à sa forme ordinaire, se met à rire et ne peut plus courir l'brou (4).

Faiseur de Grêle

Jadis, aux environs de Neuilly-le-Brignon, il existait un curé qui faisait la grêle.

« Dans un ruisseau, il regardait un nuage puis il frappait l'eau avec une gaule ; et le nuage qui passait, crevait en grêle » (5).

Conjuteur de Feu

A Saint-Flovier, il y avait un curé qui arrêtait le feu. Dans la forêt de Sainte-Juliette (6), avec une baguette de coudrier ce curé tapait sur le feu qui s'arrêtait aussitôt.

Les Astres

La Lune. C'est Judas qui est le bonhomme de la lune. Il porte, par punition, une bourrée d'épines.

La Lune est un soleil usé

DICTONS THÉRAPEUTIQUES

Les yeux fatigués sont guéris par des lotions de vin blanc chaud et très sucré.

L'huile de noix dessèche les boutons.

L'ail chasse les vers.

Une gousse d'ail dans l'oreille éclaircit l'ouïe et calme les maux de dents.

La racine de la palaize (7) « épure les sangs ». On boit dessus.

La racine des pivoinas, dites « boules de feu » portées

(1) Recueilli à la Guerche-sur-Creuse.

(2) — à la Chapelle-Blanche.

(3) — à Bournan.

(4) — au village de la Drière (Bournan).

(5) S'approcher, c'est-à-dire s'unir.

(6) Le fait est authentique.

(7) L'expression *pistolos* a été recueillie au Grand-Pressigny.

(1) Barrou, commune du Grand-Pressigny.

(2) Saint Perpet ou Perpétue, évêque de Tours (464 ou 465), honoré en Touraine le 30 décembre.

(3) Allusion traditionnelle à l'affaissement de la rive droite de la Creuse au bourg de Barrou.

(4) Recueilli à Ligeuil.

(5) Recueilli à Cussay, commune du canton de La Haye-Descartes.

(6) Forêt de Sainte-Juliette, commune de Saint-Flovier et commune de la Celle-Guenand.

(7) Palaize : La Patience grande oseille aquatique.

appliquées sur la poitrine, empêche les crises du « Haut Mal » (1).

Entre les deux Fêtes-Dieu on doit cueillir les fleurs des sureaux (2) et les feuilles des noyers (3) pour qu'elles conservent longtemps leurs vertus curatives.

Remède contre le Sourite ou bouton de fièvre. Pour enlever le feu du sourite, faites griller une croûte de pain et appuyez-là sur le bouton quand il commence à se développer.

Remède pour faire passer le hoquet. Il faut répéter sept fois, de suite, sans respirer, la formulette :

J'ai le hoquet
Dieu le sait !
Dominus,
Je ne l'ai plus !

Se tremper les doigts dans le bénitier fait passer :

1° Les verrues ;

2° La sueur.

DICTONS MÉTÉOROLOGIQUES

Quand il pleut, le vendredi saint, la pluie apaise les gelées.

Si les taupes ne fougent (4) pas, c'est signe d'année sèche.

Pendant et après le dimanche de la Passion, il y a toujours des grands vents dits : vents de la Passion.

Lorsqu'il y a, au matin, une gelée blanche, c'est signe de pluie pour le soir ou le lendemain.

On dit alors :

La gelée blanche,
Passera sous la planche (5).

Autour de la Saint-Jean (6).

Les nuages vont contre le vent (7).

DICTONS

Les petits pois ne « rament » (8) pas en mai.

Six poules peuvent détruire un serpent. Trois pintades font la même besogne.

Quand la lessive est complètement cuite, on dit « qu'on lui casse le cou ».

Pour avoir une « bonne vinée », (9).

Que la Saint Jean la trouve « secouée » (10).

Le foin dans les paillasses empêche la venue des souris.

Un « quidam » aimant le plaisir et la bonne chère est un Rieur de Tours.

Les vieillards trop généreux se débillent avant leur mort (11).

Si on cause bas, au milieu de personnes qui écoutent sans entendre, on dit : Pas de messes basses, le curé n'est pas mort (12).

Quand la gelée fait de nombreuses brèches aux murs,

(1) Haut Mal : Epilepsie.

(2) Les fleurs des sureaux sont employées comme émollient en cataplasme.

(3) Les feuilles des noyers bouillies sont considérées comme astringentes et dépuratives.

(4) Fouger signifie remuer la terre avec le museau.

(5) C'est-à-dire que l'eau passera sous la planche de la porte de la moisson (recueilli à Liguéil).

(6) Saint-Jean (24 juin).

(7) Recueilli à Liguéil.

(8) Ramer signifie fixer en terre des rameaux pour y faire monter les pois.

(9) Recueilli à Liguéil.

(10) Secouée, c'est-à-dire que la floraison de la vigne soit faite avant le 24 juin.

(11) Débillent c'est-à-dire se déshabillent.

(12) Jadis le prêtre titulaire d'une cure disait généralement les grandes messes. Le vicaire ou les vicaires disaient plutôt les messes basses.

on entend murmurer : « Voilà des successions limousines ! » (1)

Grands Festons (2)
Grands Carillons.

Lorsqu'un enfant est « pichelin » (3) on lui dit : Tu cries les os avant la peau.

Mettre tout nu ses mains dans ses poches se répète d'un individu sans réflexion.

Les Bernoux (4) se nomment des Ventres jaunes (5).

Tous les ricards (6) qui sont en cage tombent et meurent du Haut-Mal (7).

Le couble (8) vaut mieux que la demi-douzaine. — Kobin que v'avez d'enfants ?

— Deusse, ma boune femme.

— L' couble vaut mieusse qu'là d'mi douzaine !

UN DICTON OUVRIER

L'ardoise du clocher. Un compagnon qui, partant pour faire son Tour de France, revient dans la huitaine au pays natal est la risée de ses compatriotes qui lui disent : « Tu viens, sans doute, chercher l'ardoise du clocher », ardoise que chaque compagnon du Tour de France doit emporter avec lui, suivant une tradition (9).

Alimentation en général

Fabrication traditionnelle du fromage de chèvre :

On fait cailler le lait en y mettant de la pressure (10) de veau. On achète cette « pressure » chez le pharmacien en crotte ou en liquide. Quand il fait froid on met le lait à s'échauffer dans le four. Si le temps est à l'orage, le lait aigrit. Dès que le lait est caillé on le place dans les faïncines (11) pour qu'il prenne la forme du moule et pour que l'eau (12) s'écoule. Au bout de 24 heures de séjour dans le moule le fromage de chèvre est bon à manger frais. Si on veut le conserver, c'est le moment de le démouler puis on le roule dans le gros sel. Au bout de quelque temps il blutit ; — il se forme alors une petite peau bleue. Pour l'hiver, on le laisse raffiner et on le roule dans la cendre pure de boubines (13). On peut, aussi, cacher (14) le fromage de chèvre dans une feuille de pampre (15). La feuille verte se dessèche. On la laisse autour du fromage jusqu'à ce qu'il soit raffiné pour l'hiver. Les meilleurs fromages de chèvre doivent avoir des vers. — L'herbe de mai est la

(1) Ce vieux dicton répandu dans le Lochois et le Châtelleraudais fait supposer qu'autrefois les successions, en pays limousin, n'étaient pas très brillantes.

(2) Festons signifient ici festins.

(3) Douillet.

(4) Les Brennoux, habitants de la Brenne, sont appelés Bernoux par leurs voisins qui les traitent avec supériorité. Sur les confins de la Brenne et de la Touraine, on se défend d'être bernoux, on dit d'un bernoux : Sale bernou ! Bernou signifie malpropre dans plusieurs parlers, notamment dans les Patois et parlers de l'Anjou, in Glossaire de Verriest et Onillon (chez Germain et Grassin, à Angers).

(5) Ventres Jaunes. Les Bernoux étaient dénommés ventres jaunes à cause de la fréquence de la « jaunisse », icterè provenant du paludisme disparu aujourd'hui de la Brenne (document dû à l'obligeance du docteur F. Chevê, chirurgien en chef de l'hôpital de Tours).

(6) Ricard : geai.

(7) Haut-Mal : épilepsie.

(8) Couble : couple.

(9) Recueilli à Liguéil et déjà inséré dans la Revue des Traditions Populaires ; tome XXIV, n° 7 ; juillet 1909 ; page 249. (Emile Lechevalier, 16 rue de Savoie, Paris).

(10) Pressure, c'est-à-dire présure, sorte de caseum recueilli le plus souvent dans le 4^e estomac des veaux de lait.

(11) Faïncines ou faïscines, — moules jadis en terre, hui en fer blanc (diverses formes).

(12) L'eau, c'est-à-dire le petit lait.

(13) Boubine (javelle) petite botte de sarments faite dans les vignes après la taille.

(14) Cacher, envelopper.

(15) Feuille de pampre, feuille de vigne.

meilleure pour pousser au lait. L'ail à la serpent (1) la fleur d'ajonc et surtout les fleurs de châtaigniers se sentent dans le fromage.

Une femme qui a ses règles fait de mauvais fromages ; le lait tourne.

Le Beurre — On teint le beurre avec le jus de la carotte et on l'enveloppe avec les feuilles de la polaize (2).

Le Caillé. — Pour faire du caillé artificiel on met, le soir, une pincée de « chardounnette » (3) ; le lendemain le lait est caillé.

PÂTISSERIE TRADITIONNELLE. — Le chouatne ou chouanne est un pain au lait tressé comme un cordé (4).

LES DOMESTIQUES

Dans le Lochois, les domestiques se « gagent » généralement :

1° De la Saint-Jean (24 juin) à la Saint-Jean suivante ;

2° De la Saint-Jean à la Toussaint ;

3° Durant la moisson.

Denier à Dieu. — Quand on gage un serviteur, la coutume est de lui donner une pièce dite : *Denier à Dieu*. Si le futur maître dénonce le marché, il devra remettre une nouvelle pièce de valeur égale à la première. Si, au contraire, le domestique gagé se dédie, il rendra le *denier* à celui qui lui a remis. Les serviteurs se « gagent » souvent aux assemblées.

Les assemblées. — Ces réunions locales sont des fêtes très anciennes auxquelles prend part la jeunesse de toute une région.

Ces assemblées avaient, parfois, à l'origine, un sens purement religieux et populaire. L'une de ces assemblées, celle des *Fossés-Mous*, se tient à l'orée de la forêt de Loches, à Ferrière-sur-Beaulieu, le mardi de Pâques. Elle se nomme assemblée des *Fossés-Mous* parce qu'il pleut, le plus souvent, ce jour-là (5).

BERDINERIES

Il existe un chantre, auprès d'Amboise, qui se trempe les pieds dans l'eau des fossés ou des ruisseaux, pour s'enrhumer la veille des grandes fêtes, afin d'avoir une belle grosse voix.

PETITE HISTOIRE

Un Remède à l'œil.

A l'halte de La Louzière, halte située entre Ligueil et Ferrière-Larçon, M. Pinsonniau et le père Lanlire se rencontrent. Ils montent ensemble dans le *Dérailard*.

LE DEMI-BOURGEOIS (en s'asseyant). — Bonjour, père Lanlire !

LE VIEUX PAYSAN. — Salute ! eh bin, M'sieu Pinsounniau, c'ment que valez — Té bin — parguinné et cheu vou, pas mal à c't'heu et moi aussite, marcite bin et vous d'maime.

LE DEMI-BOURGEOIS. — Allons, tant mieux !

LE VIEUX PAYSAN. — Mé, Mé, m'sieu Pinsounniau, koque vavez don dans vote zoil droite ? Il eu farmé, il eu gonfé.

LE DEMI-BOURGEOIS. — C'est une faiblesse de la vue.

LE VIEUX PAYSAN. — O m'est, d'avis que vô deuviez consunter.

LE DEMI-BOURGEOIS. — J'ai vu le médecin.

LE VIEUX PAYSAN. — Ah guache, ceux-là c'est toujou au revenaizi. Ça coûte charre. Ça s'augmenti pas coume nos putés ! et pi, ça zordonne des portions, des bouteilles et tout l'tremblement qui vin d'cheu leu fallémaciens.

LE DEMI-BOURGEOIS. — J'ai eu du soulagement...

LE VIEUX PAYSAN. — Y vou z'ont peurgé, pardi. La belle affaire ! et pi koque ça feusait à vote zoil ? Rin du toute ! Et apreux ceu temps-là, koque vavez consemé ? Des tites zanes, des bricolles endeminées à vo tireboillauté, à vo refraidi les sangs et à vo faire vomir l'poman, bin surre !

LE DEMI-BOURGEOIS. — Mais non, mais non, mon ami...

LE VIEUX PAYSAN. — Ah ! mosieu Pinsounniau, aussite vrai que mon os térieur est piacé su c'teu clare voie du ch'min d'farre, faut que vous consutiez, y a pas là dire !

LE DEMI-BOURGEOIS. — Et où donc, s'il vous plaît ?

LE VIEUX PAYSAN. — Et iou, et iou, à preuzent ! A mon gneu faut, tout de m'aime, meu, vaites pas un gobeluriau ?

LE DEMI-BOURGEOIS. — Mais non, mais non...

LE VIEUX PAYSAN. — Eh bin, j'vas vou l'dire moi qui sai un pas grand chouse, sensément un pope à rin en médicament, eh bin, masieu Pinsounniau, faut que vous meutiez de bouquelles d'oreilles...

LE DEMI-BOURGEOIS. — Qu'est-ce que vous dites ?

LE VIEUX PAYSAN. — Oui, masieu, des bouquelles d'oreilles, bin sûre, et que c'est bin bon, à c'ment ! C'est pou vou tirer l'humeur ! l'fré de monne onque y rut gârit ainsite... — Ouache, que valez dire ! Je vô entend. — Oh ! bin, écoutez moi bin ! Tin, je l'voué, vo m'écoutez, pisque vô rôgissez d'piézi !

LE DEMI-BOURGEOIS. — Des boucles d'oreilles, y pensez-vous, mon ami !

LE VIEUX PAYSAN. — Ouai, Masieu, et pi, si ça vous fait rin, eh bin, faudra queu valiez dans ceu villes cheu yun boucher qui tu biaucope.

LE DEMI-BOURGEOIS. — Et puis..... je ne comprends pas.

LE VIEUX PAYSAN. — Vavez don la comprenhouère bin creuse ou bin vous y avez mis quéque bouchons. Allons, j'vas vous l'ouvri. — Mais, ah mais, faudrait point l'réputé — c'est nun seugret qui vint d'tout raz Beaulieu où qui a du bon monde qui gârisent des maux zaux yeux, deu la feuve mitante et d'bin d'oute chouse, hin, hin, hin !

LE DEMI-BOURGEOIS. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon ami.

LE VIEUX PAYSAN. — O, ne faites pas vote p'tit Saint Jean, n'seyez pas si malin — faites coume mouai, n'faites pas mieusse... Vô irez cheu n'un boucher qui tue biaucope, vous m'entendez bin !

LE DEMI-BOURGEOIS. — Est-ce que vous vous offrez ma tête par hasard ?

LE VIEUX PAYSAN. — Taratata, monsieur le curé ! Vous irez, vlà toute quand queu l'boucher tuera, et pi, dans l'sang des môtons, des bodiaux, des bôdiches, des treues (sauve vote respecte) vô ferez iune trempouère avé vos bras, avé vos deux bras, vô m'entendez bin, et iau bote d'queuques jors, pa la vérité, je l'jeurre, la main drette en l'arre, vos luniaux (1) d'viendront bons (2), vô s'rez capabe d'lire l'heure de tout rabas la Boune-Dame su l'clocher d'Ligueil.

A suivre.

(1) Ail à la serpent, alium vineale.

(2) Polaize, patience.

(3) Chardounnette, fleur de l'artichaut.

(4) Voir le mot cordé au folk-lore de 1909 (chez E. Lechevalier, 46, rue de Savoie).

(5) A Ferrières-sur-Beaulieu, jadis, on faisait l'ostension des reliques de saint Hermelaud pour faire tomber la pluie. Il est très possible que l'assemblée des *Fossés-Mous* soit l'une des survivances traditionnelles de ces réunions clandestines que faisaient encore, au VII^e siècle de notre ère, les pratiquants des cultes pré-romains et pré-chrétiens.

(1) Luniaux ; les yeux.

(2) Boune-Dame, village entre Ligueil et Epigny.

MÉDECINS & MÉDECINE EN ÉTHIOPIE

Par le Dr MÉRAB, de la Faculté de Paris

Médecin particulier de S. M. I. le Négus Ménélik II

(Suite)

Contre tous ces hôtes gênants, les naturels ont surtout des moyens mécaniques, *unguibus*.... : contre ceux de la tête, ils ont un remède qui est pour le moins aussi abyssin que le kouso ; c'est le beurre, qui, comme l'huile, tue très bien les parasites en obstruant leurs orifices de respiration trachéale. Citerai-je la coutume des indigènes de basse classe de se faire débarrasser la tête des parasites qui s'abritent dans le fouillis inextricable de leurs cheveux crépus, en confiant leur chef au premier singe *zindjero* (cynocéphale) qu'ils rencontrent en captivité chez un voisin ou un Européen ?

Diodore de Sicile, qui a tant écrit sur l'Ethiopie, rapporte ce qui suit : « Quand la vieillesse approche, des *poux* ailés (duveteux) pénètrent dans le corps... Le mal commence par le ventre et le thorax, et dans peu de temps il s'étend partout... Le patient se gratte d'abord légèrement, comme si sa peau était irritée par quelque espèce de gale..., mais, après, ces poux venant de plus en plus à la surface du corps, une grande quantité d'une humeur aqueuse très irritante s'écoule en même temps : c'est pour cela que le patient se gratte violemment en poussant de grands soupirs. Des ulcérations des mains sortent de ces parasites en si grande quantité que tout effort pour les ramasser serait inutile ; les uns après les autres, ils apparaissent comme s'ils s'échappaient d'un vase percé de petits trous... Enfin, les malades meurent, ayant contracté, par suite d'une mauvaise qualité de nourriture, soit à cause de l'air vicié. » Cité in Dr Parissis, *Rapport sur la Médecine en Abyssinie*. Et le distingué médecin du Négus Jean VI d'ajouter : « Peut-être s'agit-il ici de filaire ou de phthiriasse ? » — Tel n'est pas notre avis. Tout en faisant la part des erreurs de renseignements, et des exagérations que ne pouvait manquer de commettre un auteur décrivant le fait de loin (pas plus qu'Hérodote, Diodore n'a pu venir en Ethiopie, et écrivait en Egypte, par ouï dire, et informations auprès des prêtres), nous pensons qu'il s'agit ici des tiques, ou encore des *chiques* (*sarcopsylla penetrans* ou variétés), si tant il est vrai que c'est la découverte de l'Amérique qui nous a valu cet affreux parasite. Les Abyssins connaissent parfaitement ses attaques et savent qu'il ne faut pas les arracher avec ses ongles de peur que les mendibules et suçoirs, restant dans la plaie, il ne s'établisse une suppuration qui s'éternise ; aussi ont-ils soin de le faire se détacher de lui-même et en entier au moyen d'un peu d'onguent napolitain.

Mais ce n'est pas tant pour cette explication que nous penchons de la suivante : il est plus admissible que par « poux ailés » il faut entendre une mouche *sarcophage*, voisine du *sarcophaga carnaria*, dont une variété est utilisée par les Ethiopiens pour ronger les chairs où s'est logée une balle à extraire (voir chapitre *chirurgie*). Les infections ou infestations secondaires peuvent rendre compte de la fin du texte de l'Historien de Sicile. — Ces « poux ailés » peuvent parfaitement être aussi une autre mouche cuticole, comme par exemple l'*Hypoderma bovis* qui est commun en Afrique aussi bien qu'en Asie et en Europe ; on sait qu'il attaque aussi bien l'homme que les bovidés ; ou encore des Estrides cuticoles, comme le *lucilia*

homini vorax. La nature met le remède à côté du mal : existe, en ce pays, d'innombrables variétés d'oiseaux (Erlanger, en a collectionné 5,000 espèces différentes), un tout petit, dit *oiseau-chameau* qui aime à veiller sur la propriété de tous les ruminants en général ; perché sur le dos des dromadaires et des bœufs, il pourchasse la mouche adulte qui vient déposer ses œufs sur la peau de ces animaux, et perce tout aussi bien les tumeurs que les larves écloses soulèvent sous le derme ; bien des chameaux meurent dans le marasme à cause de ces larves qui transforment leur peau en une vaste plaie. Cette mouche n'a pas, en langue éthiopienne, de nom spécial, elle s'appelle *zem* ou *zym*, « la mouche ». Comme le dit Bruce, c'est probablement la mouche dont le Prophète Isaïe menace la Haute Egypte et l'Ethiopie. — En somme, pour nous, il s'agit d'une « myase cutanée » dans la citation de Diodore de Sicile.

On ne sait pas l'origine de la teigne ; on croit qu'elle se communique surtout par le rasoir, spécialement celui qui a servi à raser la région pubienne d'un teigneux. Comme la gale, la teigne est extrêmement commune, et on a seulement lieu de s'étonner qu'elles ne le soient pas davantage, quand on constate la promiscuité qui règne entre gens sains et gens malades, entre les hommes de condition libre et les esclaves, surtout parmi les enfants. Le remède est le *haragressa* (*bryonia dioica*), plante grimpante de la famille des cucurbitacées ; on en écrase les fruits et les feuilles avec les jeunes pousses d'orge, entre les mains, et on en crêpe la tête. On sait également utiliser le soufre en pommade, ainsi que la poudre de tabac ou son jus mêlés au beurre le plus vieux possible. Ce dernier onguent sert aussi contre les *pediculi pubis*.

VI. MALADIES D'YEUX. — Celle qui domine est la conjonctivite, catarrhale simple, blennorrhagique ou granuleuse ; cette dernière, si grave, est assez fréquente pour inspirer des craintes à l'Européen. Après les conjonctivites viennent les blépharites ciliaires et les kératites parmi lesquelles les plus fréquentes sont celles d'origine variolique et celles d'origine syphilitique. Les affections d'origine lymphatique (conjonctivite phlycténulaire) sont assez rares parmi ces enfants et ces jeunes gens vivant continuellement au grand air. Les rétenites, chorio-rétinites, décollement ou hémorragie de la rétine, causées le plus souvent par la syphilis, sont très rares ici, comme toute parasymphilis nerveuse. L'iritis elle-même, qui est trois fois sur quatre d'origine spécifique, ne se rencontre guère ici ; point de glaucome. On rencontre, enfin, pas mal de trichiasis qu'ils traitent par le latex de certains euphorbiacées, surtout l'euphorbe-candélabre, mêlé à la poudre d'un composé antimonieux ; cette poudre sert également à bleuir les rebords ciliaires pour compléter les effets d'ornementations de tatouages si usités en ce pays, non seulement chez le sexe, mais aussi parmi les garçons.

Il y a des époques de l'année où le quart de nos clients est atteint de conjonctivité ; ce sont de véritables épidémies auxquelles les Européens eux-mêmes n'échappent pas. Ses raisons en sont : 1° la poussière qui est un véri-

table fléau dans les rues d'Adis-Abéba, et surtout sur le marché où certains jours 5 ou 10.000 hommes grouillent dans un fouillis inextricable. Les rues et les places n'étant ni arrosées, ni pavées, et une fine poussière formant une couche qui n'est rien moins que fine, « le moindre vent, qui d'aventure fait rider la face des » gens, leur aveugle les yeux d'un nuage opaque et bacillifère. 2° La malpropreté des indigènes, non seulement des mains qui jamais ne firent mousser savon, mais aussi des yeux ; celle-ci se double de celle-là pour le malheur des organes de la vision : le matin, la toilette est plus élémentaire que celle du chat ; ils nettoient leurs yeux chassieux avec leurs doigts, sans même une goutte d'eau, et les inoculent de tous les germes dont les ont chargés le hasard et la vilaine habitude qu'ils nous ont empruntée de se serrer la main en guise de salut ; le savon de Marseille, cet antiseptique à la fois si modeste et si puissant qui entraîne mécaniquement les microbes qu'il ne tue pas chimiquement, n'est pas encore entré dans les habitudes du pays malgré le bon marché auquel un industriel français leur en fabrique dans le pays. 3° Une cause non moins importante est l'excès de mouches pendant la saison sèche ; ces bestioles transportent avec leurs pattes et leur trompe, les germes de l'un à l'autre ; ou les ingérant sur l'un, elles les rendent sans les digérer, sur un autre ; de plus, les bonnes mamans leur abandonnent le soin de moucher leurs mioches et rendre leurs yeux nets, chaque matin, de la chassie de la nuit. 4° La fumée qui règne en permanence dans les appartements du riche comme dans la chaumière du pauvre ; en effet, l'habitation abyssine ne connaît ni foyer, ni cheminée ; le feu est allumé au beau milieu de la hutte et la fumée s'échappe à travers le toit de chaume, comme au temps de Virgile, dans la campagne de Mantoue ; la chaumière fume littéralement, vous diriez d'un incendie ! Les naturels se complaisent dans cette fumée âcre qui fait larmoyer l'Européen ; ils lui attribuent les propriétés des émanations du papier d'Arménie. Il est évident que la fumée a des propriétés antiseptiques ou mieux antiputrides, témoin l'usage de fumer les viandes et les poissons ; mais il n'en est pas moins vrai que le larmolement qu'elle détermine, surtout s'il est répété, congestionne la conjonctive et en fait un terrain propice pour le développement des germes. 5° La lumière vive du ciel africain, à une altitude moyenne de 2.500 mètres, sans un nuage pendant 6-8 mois, le vent continu, font clignoter les yeux et déterminent des contractions réflexes du ciliaire qui, à la longue, causent des troubles circulatoires dans la conjonctive et en font un *locus minoris resistentiæ* pour le bacille de Marax et l'agent encore inconnu du trachome, très répandus et ne demandant qu'un terrain propice pour germer. — Pour toutes ces raisons, je conseille le port des lunettes fumées avec protecteurs aux tempes, à tous les Européens qui, grâce à un tempérament lymphatique, ont une susceptibilité spéciale du côté de la conjonctive et sont guettés par la conjonctivité trachmateuse tenace ou la catarrhale à répétition, avec laquelle rares sont ceux qui n'ont pas eu maille à partir, au moins une fois, en leur séjour ici.

Pour les Abyssins, les maux d'yeux viennent de la tête, tout comme le vulgaire rhume : s'ils descendent par le milieu du front, ils sont incurables ; s'ils sont venus par les tempes, on peut espérer les guérir ; on incise l'arcade sourcilière et on y introduit des couleurs au nombre de sept. Comme on voit ce sont des considérations presque métaphysiques qui dirigent le traitement ; remarquez le nombre sept, sacré chez les anciens ; *impare gaudet numéro deus*. C'est sept « nuances » de couleurs qu'il faut entendre, car, comme nous l'avons dit,

les Ethiopiens ne connaissent ni le violet, ni l'indigo, ni l'oranger. — Un remède populaire et à la portée du plus pauvre est un « tampon » de beurre, taillé en manière de suppositoire, qu'on introduit au coucher dans les deux narines ; le lendemain, au réveil, on doit être guéri.

Nous verrons au chapitre *chirurgie*, la chirurgie oculaire pratiquée par les Abyssins. — Malgré la profusion du trachome, de la blennorrhagie, syphilis, lèpre et variole, je ne crois pas que la cécité soit ici aussi fréquente que chez nous, où l'on trouve un aveugle sur 1.500 habitants ; la surdi-mutité est encore moins répandue ; la rareté de mariages consanguins a ici sa valeur.

VII. BRONCHITES SIMPLES. — Les bronchites non tuberculeuses sont étonnamment fréquentes à Adis-Abéba, étant donné que les indigènes ne se garantissent pas assez contre les refroidissements auxquels ils sont pourtant assez aguerris par leur marche pieds nus en toute saison. Mais les nuits sont d'autant plus fraîches que les journées chaudes ; l'eau gèle la nuit assez fréquemment en novembre, décembre et janvier ; pendant les mois des pluies (mi-juin à mi-septembre) le froid est humide et pénétrant. L'on sait, d'autre part, le peu de confortable qui existe dans l'habitation, l'ameublement et la literie d'un intérieur abyssin. Pour ma part, je crois que c'est la variole qu'il faut le plus incriminer dans ce fait ; d'après ce que nous enseignait le professeur Landouzy, l'actuel doyen de la Faculté de Paris, la variole prédispose presque infailliblement à la tuberculose ; à plus forte raison prédisposerait-elle à la bronchite chronique ; tuberculose chez nous, bronchite chronique ou bronchite à répétitions en Ethiopie où la tuberculose est heureusement fort rare. Or, on sait que la variole est proprement dit une maladie éthiopienne, comme nous le dirons en un article ultérieur ; on sait aussi qu'en ce pays on a la bizarre habitude d'inoculer de force la variole à ceux que cette maladie épargne ; aussi peut-on évaluer au moins aux trois quarts les Abyssins qui ont subi les atteintes modificatrices au point de vue des affections pulmonaires qu'apporte la variole à l'organisme. Puissent ces lignes tomber entre les mains des Abyssins et les convaincre de l'inconcevable erreur qu'ils commettent délibérément en donnant à leurs enfants une si horrible maladie sous prétexte de les en préserver !

Il y a une autre cause à la fréquence de la bronchite chez un peuple qui fait des excès en piment rouge. Le rôle tussigène du berbéri (*capsicum abyssinicum*) ne peut être nul à mon sens ; pour s'en convaincre, il suffit d'une visite au quartier de la foire où l'on débite, par kilogrammes et par sacs, le piment rouge. On s'y croirait dans une salle de coqueluchoux ; la toux se communique tantôt d'un côté tantôt de l'autre de ce foyer, suivant la direction du vent. Les vendeurs et vendeuses sont atteints non d'une toux banale, mais d'une toux profonde, caverneuse, avec expectoration abondante et spumeuse ; c'est qu'à la longue il s'établit une bronchite véritable, chronique. Le berbéri est usité ici autant que le sucre chez nous ; c'est, peut-on dire, le sel sans lequel les aliments n'ont point de saveur. Ce rôle tussigène ne doit pas être limité à la foire où se rencontrent de grands tas de ce produit ; à la maison, il est manipulé de mille manières : on le sèche, on l'écrase, on en fait une pâte, on le sèche encore pour le réduire enfin en poudre inpalpable. Peut-être aussi l'usage à l'intérieur agit-il comme excitant des bronches et les prédispose à

l'inflammation. Mais c'est évidemment la voie respiratoire d'entrée qui est le plus à incriminer. L'entité morbide est assez nette pour mériter l'appellation de *bronchite berbérienne*.

Chez les indigènes la bronchite n'a pas d'autre nom que « toux », dont ils distinguent deux variétés : « la toux qui passe » et « la toux qui ne passe pas » ; celle-ci étant évidemment synonyme de tuberculose. — La cause de la toux réside, d'après eux, dans les odeurs (entendez *miasmes*) de fumiers, de pissotières, de charniers, etc., aussi voyez-vous les indigènes se bourrer le nez de chiffons ou d'herbes pour traverser un endroit d'où se dégagent de mauvaises odeurs, pour passer auprès d'une charogne, etc. Certaines toux sont du *mitche* (influence du soleil) localisé aux poumons : on ne peut mieux exprimer la bronchite grippale. L'anatomie pathologique de la bronchite est la suivante : on tousse parce que les poumons sont gonflés (emphysème), ou humides (œdèmes, congestion), ou secs (bronchite chronique, phtisie fibreuse). — La toux des mulâtres prend le nom de « fourro » et se traite par l'écorce du sycomore, broyée avec l'orge. — Chez l'homme le traitement d'une toux ancienne d'une année seulement consiste à fumer les feuilles d'une plante dite *atoutche*, très commune même chez nous et dont le nom m'échappe en ce moment ; on y mêle la poudre de bois d'un arbre indigène dit *ballo* ; on ne néglige pas, cela va de soi, de prendre aussi quelques doses de précaution en koussou ou autre drastique. Un autre remède très en faveur est la sève des gommiers, qui abondent dans les terres basses du pays, réduite en poudre et mêlée au miel, ou dissoute dans l'hydromel ou la bière préparés non au *guécho* comme houblon, mais au *tchât*, ou *kât* sorte de thé aux propriétés excitantes. Etant donné que le *guécho* est calmant, il serait peut-être mieux employé contre la toux que le *tchât*. — On fait aussi fumer des cigarettes ou des pipes de fibres de racines de la canne à sucre qui vient très bien dans les basses terres où l'eau abonde.

Pour les toux plus anciennes, on a recours aux vomitifs, car, pour eux, « le crachat est une transformation de la bile », un peu comme dans l'esprit de nos paysans. De fait, en provoquant les vomissements, on *cure* les bronches qui se vident de leurs « glaires » dans ces efforts. On recommande de boire, après, quelques cornes de talla chaud pour « mûrir » ou « cuire » la toux, pour accélérer la période de coction de la bronchite. Enfin on couronne les résultats du traitement par force décoction chaude de *tief* (*Poa* ou *Eragrostis abyssinica*) comme chez nous on prend une décoction de chiendent ou de tilleul. Mais le *tief* n'est qu'un pis-aller ; le remède propre du catarrhe-bronchique est une autre graminée microscopique classée en botanique sous le nom de *Pennisetum tiphoideum*, en langue indigène *dagoussa*.

VIII. GASTRALGIES. — Les douleurs d'estomac sont fréquentes chez les Abyssins, mais beaucoup moins que chez nous. S'il est vrai que le mal d'estomac est surtout sous la dépendance du système nerveux, trouble de motricité, d'hyperesthésie ou de sécrétion, on peut attribuer ce fait à cette loi générale qu'une simple inspection sur les habitants de ce pays fait découvrir, à savoir que les maladies nerveuses sont rares chez les Ethiopiens, dont le système est fort peu surmené ; étant donné leur caractère indolent, l'absence presque absolue de culture artistique, littéraire ou scientifique, ils sont loin,

en quoique ce soit, de « se donner la méningite », suivant une expression vulgaire ; de même ils ne connaissent pas le cortège de maux qui sont la conséquence de notre civilisation dont la vie intense se passe presque exclusivement aux dépens de nos nerfs. D'autre part, les masses, en ce pays, ne font point d'excès en alcool ; leur *tedje* (hydromel) et leur *talla* (bière) ne sont pas capables de produire ces gastrites que nous procurent nos boissons de vins frelatés et d'alcools de mauvaise nature. Le *tedje* est même bien supporté par nos estomacs sensibles au vin ; quant au *talla*, sa teneur alcoolique est souvent inférieure à 3 degrés. Pour ceux qui usent de l'*arêki* (eau-de-vie de *tedje* ou de *talla*) que leur offrent des distillateurs européens, ils ont des gastralgies, des gastrites, la cirrose atrophique, etc... puissent-ils être une leçon pour les autres ! — Je n'ai pas vu de cas de dilatation d'estomac.

Dans beaucoup de cas, j'ai cru trouver, à la base de ces dyspepsies, l'excès dans l'usage du berbéri. Ces « dyspepsies berbériennes » sont d'autant plus une réalité nosologique que l'Abyssin ne connaît guère d'autres causes produisant ces effets sur l'estomac : il use peu de sel qui est ici quatre fois plus cher qu'en Europe ; il ne connaît guère de vinaigre ; il n'a pas tous les jours du café, du thé, pour ainsi dire jamais ; la charcuterie n'existe pas ici, pas plus qu'aucune sorte de conserves, de viandes et de poissons, aucune salaison, aucune marinade, point de gibier faisant ni même frais, à part les pintades, perdreaux, outardes et diverses variétés d'antilopes ; la viande crue, il la mange toute fraîche, de quelques minutes, encore chaude.... Dans bien des cas, il m'a suffi de faire cesser l'usage de ce piment pour voir disparaître les crampes d'estomac : la chose n'est nullement aisée et souvent les malades s'en vont désolés de cette défense, ou vous supplient de ne point les priver de cet assaisonnement indispensable à leur table. N'ai-je pas vu un malade dont toute la muqueuse buccale était desquamée par la syphilis, crier miséricorde à chaque bouchée de ragoût, et ne pouvoir pourtant s'en passer ! Les Abyssins eux-mêmes mettent le berbéri parmi les causes du mal d'estomac. A côté du berbéri il faut placer le beurre rance, les nombreux condiments que j'ai mentionnés à propos de leur cuisine, et surtout le koussou, dont ils usent et abusent, le prenant 10 à 20 fois par an, tantôt comme ténifuge, tantôt comme remède à d'autres maux vrais ou imaginaires.

Un des remèdes qu'on préconise ici contre ces douleurs est un œuf frais et cru délayé dans de l'eau ou du lait et pris en une seule fois ; cela est logique mais la douleur ne cesse que momentanément, l'acide chlorhydrique, un moment dilué, reprenant son état premier au bout de quelques minutes. — On donne aussi la racine de divers *rhumex*, écrasée et mise en macération dans l'hydromel. — Chez les Gallas on utilise les feuilles de l'*amadja* (*Hypericum leucocyctodes*) cuites avec la viande. — Dans le cas très fréquent où la gastralgie provient du « mauvais œil » d'un voisin ou d'un passant (mendiant) qui a jeté un coup d'œil d'envie sur votre table, le remède combat le « mauvais œil », le traitement est causal ; or, le grand remède contre les sorcelleries est le *haragressa* (mot à mot « plante rampante du cadavre » (*bryonia dioica*) ; la racine de bryone, dite chez nous aussi « racine du diable » et les semences de l'*atafaris* (*datura stramonium*), l'« herbe aux sorciers » de nos pays, sont mélangées à petites doses et données en potion : la gastralgie ne manque pas de passer pour autant qu'elle dépend de l'auto-suggestion et du névrosisme du sujet.

Un dernier remède auquel on a recours efficacement et qui est moins hasardé que la bryone et la stramonée, est... la lecture d'un psaume de David, faite sur le croyant par un prêtre ou un scribe. Personne ne peut douter de l'absolue efficacité d'un tel moyen de suggestion et de résignation dans une maladie aussi essentielle-ment nerveuse que le mal commun d'estomac.

IX. DYSENTERIE. — Très répandue dans la saison chaude, à partir de décembre; elle est causée surtout par les eaux polluées dont les indigènes usent sans filtrer; on puise l'eau soit dans des puits forés dans sa propriété, soit dans le prochain ruisseau, soit dans des flaques formées par les suintements des parties déclives des monticules sur lesquelles la ville est édifiée; il y a aussi contamination d'un malade à l'autre de façons variées, car on voit le mal se manifester par quartier, par campement. Les enfants en sont beaucoup moins atteints que dans nos grandes villes grâce à l'allaitement au sein jusqu'à deux ou même trois ans révolus, comme nous le verrons.

Il existe une forme colibacillaire hypertoxique qu'on confondrait facilement avec la fièvre typhoïde. De cette dernière maladie, je n'ai observé que deux cas; et encore n'étais-je pas sûr que ce fussent des typhoïdes vraies. Je me crois autorisé à affirmer l'absence de la fièvre typhoïde vraie, ou du moins son extrême rareté dans la capitale éthiopienne. Une fois que la population sera plus dense (Adis-Abebà n'a que 60.000 habitants éparpillés sur un espace qui n'a pas moins de 7 kilomètres dans tous les sens), si ce mal apparaissait ici, il ferait de rapides progrès et de grands ravages à cause, d'une part, du nombre de mouches et de la malpropreté des indigènes, et, d'autre part, à cause de ce fait que toute la population s'alimente à une même nappe d'eau dont chacun profite en creusant dans son jardin un puits de 5 à 15 mètres de profondeur; une fois cette nappe infectée, il serait difficile de déraciner le mal qui passerait à l'état endémique comme dans tant de villes d'Europe.

Si les affections intestinales ne sont pas plus fréquentes, cela tient en partie à l'absence des fosses d'aisances remplacées par des fossettes et les ravins où le soleil dessèche les excréments et tue les germes; ou bien ce sont les averses de la saison des pluies qui lavent la ville à grande eau. Les fosses d'aisances infectent la nappe souterraine, car en la saison des pluies elles sont remplies d'eau comme les puits; c'est donc un avantage qu'il n'y en ait pas. J'ai constaté plus d'une fois le mauvais effet des eaux de puits creusés au voisinage de fosses d'aisances; ces eaux intoxiquent par les toxines qui y ont fusé, si elles n'infectent pas par les bacilles eux-mêmes. Il est donc préférable pour la santé publique que les indigènes continuent leur coutume ancestrale des « fossettes de chats »; un édit est venu fort à propos ratifier une pratique que Lamarck n'aurait pas manqué de relever à l'appui de sa théorie...

Pour les indigènes, la dysenterie est causée par l'ingestion immodérée des aliments, après un grand jeûne ou une longue abstinence; ou encore l'ingestion d'aliments non cuits (fruits crus, salades...).

Il est difficile de traiter les entérites chez les Abyssins; à cause de la rareté du lait, on est obligé d'alimenter au bouillon, décoction de céréales; ils ne peuvent avoir de l'eau propre, et le bouillissage n'est pas à la portée des plus pauvres. Enfin, il est difficile de déraciner leur coutume de manger des œufs durs en ces circonstances, du moins chez les personnes qui prétendent savoir plus que

le peuple; on tient cet usage des Arabes. Beaucoup meurent faute de soins; nous guérissons cependant tous ceux qui se confient à nos soins et observent nos prescriptions à la lettre; mais combien vous consultent après 8, 10, 15 jours, quelquefois à la dernière extrémité.

Les Abyssins qui sont si riches en simples contre toutes les maladies existantes et imaginaires, n'ont rien d'efficace, que je sache, contre la simple diarrhée. On donne à manger la bouillie de diverses céréales, surtout le *zangada* variété de dourah (Andropogon Sorghum) et le *dagoussa* (*Eleusine Coracana*) genre de tîef qui est cultivé au Nil-Bleu. On boit aussi, sans grande foi, des macérations de feuilles et de tiges d'un arbuste dit *fiel afitch* (tiges déliées munies de feuilles oblongues et de nodules blanchâtres grosses comme des têtes d'épingles). On donne aussi le sang chaud de bouc ou de mouton mêlé pour la dysenterie chronique, de foie pulvé de mêmes animaux. Une autre mixture, plus propre à l'usage externe, est une sorte d'embrocation de beurre, œufs et gomme. — Dans l'Ethiopie du Nord (Godjame ou Amhara, Tigré) on utilise avec succès, dans la dysenterie, les racines triturées entre deux pierres d'un arbuste dit *ouguinous* (*Brucea antidy-senterica*) qui croît dans les altitudes moyennes; on en prend la valeur d'une cuillerée à café dans une tasse de lait; on renouvelle la dose deux, trois fois dans la journée; le remède n'aurait d'autre inconvénient, d'après le célèbre voyageur écossais Bruce (1769), que de donner un peu de soif. — Cette plante n'est pas usitée au Choa. — J'ai vu pas mal de cas de dysenteries non ou mal traités passer à l'état chronique et tuer en quelques mois.

X. FIÈVRES INTERMITTENTES. — Un des fléaux de l'Ethiopie, sinon du plateau, du moins des terres basses, c'est le paludisme ou fièvre des marais, le *ouoba*. Or, les indigènes n'ont rien découvert contre ce mal; on n'a même presque rien tenté. Pendant les accès, on prend 2 ou 3 verres de beurre fondu, de préférence le « beurre médicinal » c'est-à-dire le beurre de 3 ou 4 ans, dans l'espoir de « détruire la maison de la fièvre » ou le « nid » que celle-ci s'est « bâti dans le ventre ». Comme prophylaxie, apparemment, ils brûlent de la racine d'*oguert*, un ténifuge, et s'accroupissant sur le brasier, recouverts d'un chamma, ils exposent tout le corps à la fumée; cela peut avoir de bons effets, car cette fumée est âcre et, si le corps est bien enduit de sa suie, les moustiques ont peu de tendance à venir piquer le dormeur; cette prophylaxie est cependant aussi aléatoire que la « destruction de la maison ou du nid ». Aussi inefficaces sont les fruits du *Kut-Kita*.

Pour les indigènes, le *ouoba* est un esprit malin habitant le désert; à ce propos, Rochet (d'Héricourt) rapporte qu'obligé de passer la nuit près d'une rivière, au cours d'une chasse aux hippopotames, les indigènes de sa suite le prient de leur donner de la poudre à canon pour se noircir la figure afin de « faire peur au diable qui vient la nuit leur communiquer la fièvre »; après délibération, on voulut bien se contenter de deux coups de carabine tirés avant le sommeil, ce qui effraya le diable mais non les léopards qui rôdèrent autour du camp.

Le remède indigène classique contre l'accès palustre consiste dans 200 à 300 grammes de beurre rance de 4 ans mêlé à 4 ou 5 gousses d'ail finement pilés; le tout, bien mélangé dans un mortier, se prend par boulettes, en un jour. C'est réellement étonnant que les Abyssins n'aient rien tenté de plus actif comme de plus excentrique; rien ne m'aurait étonné de leur part, quand on sait que, chez

nous. Ollivier proclamait comme très efficace la *toile d'araignée*, qu'il formulait à la dose de 25 centigrammes par pilule, 3 à 4 par jour ! On sait que les Arabes emploient une décoction de citrons découpés en tranches ; que le café vert à 20 p. 100 est aussi très utile en décoction ; ce dernier remède est inconnu dans la patrie d'origine du café (Caffa, province de l'Ouest Ethiopien) ce qui ne doit pas trop surprendre, puisqu'il y a un demi-siècle, on n'usait pas de café chez les Abyssins. — Depuis les Européens, ils ont vu les effets merveilleux de la divine quinine et en avalent avec délices des pincées enveloppées dans du papier à cigarette ou de journaux, ou plus simplement dans une tasse de café. On fait aussi des saignées capillaires au front.

Quant à la nature du mal, non seulement ils n'ont aucune idée du parasite, l'hématozoaire de Laveran ni du moustique, l'anophèle, qui le transporte du sang d'un homme malade dans celui d'un homme sain, mais ils ne connaissent même pas l'influence des eaux stagnantes, des émanations méphistiques des mares et des marécages : ils croient que le *ouoba* provient d'une nuit passée au bord d'une rivière, ou bien du séjour prolongé à l'ombre des arbres ; de même on en est atteint si l'on mange de la viande ou du maïs grillés au bord d'un ruisseau. Ils savent seulement qu'après la saison des pluies, la fièvre redouble de fréquence ; aussi le mois d'octobre est-il appelé « le mois du diable ». Ils disent surtout que les fièvres s'attrapent dans les déserts, aussi se munissent-ils d'ail pour le sentir, avant d'y descendre. L'emploi de l'ail serait logique s'il était démontré que les moustiques n'aiment pas son odeur pénétrante. Dans les déserts, il y a un arbuste épineux dont le nom indigène ne me revient pas ; les naturels se méfient des régions où pousse cet arbuste ; ce sont des régions fiévreuses dont on éloigne son campement.

Le paludisme n'existe à Adis-Abéba que chez les voyageurs qui y arrivent des pays du Sud et de l'Est, et des marécages du Nil. Les caravaniers en souffrent beaucoup. En général c'est une fièvre bénigne et les accès pernicieux n'existent guère que dans les marais pestilentiels du Nil-Blanc, où les naturels, comme les Nouers, n'en souffrent pas, tandis que les nouveaux arrivants, Européens ou Abyssins, y sont pris de terribles accès, même à Gambella, enclavée anglaise dans l'Ethiopie, servant de débouché au commerce local par la voie du Nil. C'est dans ces régions malsaines que le vicomte du Bourg de Bozas, chef d'une mission scientifique, fut atteint des accès dont il mourut, en martyr de la science, au Congo, dans des phénomènes méningitiques. La mission Bonchamp (*Vers Fachoda*, par Ch. Michel) a eu également beaucoup à endurer de ces fièvres malignes. — A ce point de vue, la capitale éthiopienne est privilégiée : tandis qu'aux environs de Paris et de Constantinople, l'anophèle existe et ne demande que l'arrivée des colonies, d'un paludique pour créer une épidémie, ici, non seulement je n'ai pas constaté un cas local, mais j'en ai même pas vu un anophèle, pendant 12 mois d'observations, parmi les nombreuses variétés de moustiques qui apparaissent suivant les saisons. Ceci, joint à l'absence de la tuberculose, de la typhoïde, de la méningite

gite cérébro-spinale, de la diarrhée des pays chauds, de la diphtérie, peste, choléra, etc., etc., fait de notre climat paradésiaque un des plus sains du monde, grâce aux 8 mois de beau temps, à l'altitude de 2.500 mètres et à la température oscillant entre 15° et 20° centigrades ; aussi personne ne doute que dès que le chemin de fer pourra amener en 2 ou 3 jours les voyageurs de Djibouti à Adis-Abéba, cette capitale ne devienne une station hivernale d'octobre à mai, à la mode, comme celles d'Egypte.

XI. GRIPPE. — Il y en a des épidémies dont les cas s'aggravent, grâce à la négligence des indigènes qui ne se montrent au médecin qu'après avoir épuisé tous leurs moyens. C'est la forme gastro-intestinale qui est la plus courante ; puis vient la forme pulmonaire ; la forme nerveuse est exceptionnelle. La grippe légère prend le nom de *mitche* ou insolation, dont nous avons fait mention dans les Généralités. On dit ici « coup de soleil », comme on dit chez nous « coup d'air ». C'est donc proprement par « influenza » qu'il faudrait traduire ce terme qui a tant intrigué certains auteurs comme Borelli : la grippe est attribuée à l'influence du soleil comme chez nous à l'influence du froid. Une autre cause du *mitche* aussi bien que d'autres indispositions est le « mauvais œil » ou encore le « chat crevé » jeté par une personne malveillante sur ou dans le lit, dans la chambre ou la cour de celui à qui l'on veut nuire. N'a-t-il pas couru à Adis-Abéba le bruit que quelqu'un avait jeté un chat crevé dans le lit de Sa Majesté !....

Le remède en est la racine du *tène-Adam*, « santé d'Adam » (*Ruta montana*), mêlée au berberi, aux feuilles d'althéa, hydromel, etc., etc ; le tout bouilli et absorbé en une ou deux fois. — Un autre remède est la racine d'une plante dite *beg-lat* (queue de mouton), sorte de convolvulacée dont la racine jouit des propriétés de la scamonée (cholagogue) ; on en boit la décoction et surtout on s'en frotte le corps. — Il existe aussi une plante dont le nom est tenu secret (!) ; on en exprime le jus dans les oreilles et le nez ; guérison quasi instantanée, paraît-il. La bryone est aussi usitée : on la fait bouillir et on expose à ses vapeurs le malade protégé par sa toge contre le « mauvais œil » ; le lendemain, il ne doit sortir au soleil qu'après avoir changé de chamma, à défaut de quoi, rechute. Je passe sous silence bien d'autres simples usités en pareil cas, avec plus ou moins de succès. Mentionnons encore l'*aoadle* qui est un vomitif agissant aussi comme émético-cathartique dans l'embarras gastrique.

XII. ECZÉMA et autres maladies cutanées. — L'arthritisme étant exceptionnel chez les Abyssins qui ne sont pas encore assez avancés en civilisation pour en avoir le triste privilège, et les auto-intoxications étant rares grâce à leur nourriture saine composée d'aliments frais, sans aucune conserve, les maladies de peau se réduisent à quelques eczémas

iodo-JUGLANS

(Extrait de Noyer iodé)

L'iodo-JUGLANS, tout en possédant une grande activité, est bien supporté par les estomacs les plus délicats : enfants convalescents.

L'iodo-JUGLANS est le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

POSOLOGIE. — Enfants : 10 à 20 gouttes par jour ; Adultes : 30 à 40 gouttes par jour, dans un peu de lait ou d'eau sucrée. Maladies de poitrine : toux, bronchites, engorgements ganglionnaires, affection de la peau, faiblesse générale, surmenage, anémie.

DÉPOT TOUTES PHARMACIES. — Vente de gros : H. MORAND, Pharmacien, AURAY (Morbihan).

PRODUITS PHYSIOLOGIQUES

A. DE MONTCOURT

49, Avenue Victor-Hugo, BOULOGNE-PARIS

EXTRAIT Gastrique MONCOUR Hypopésie Sphérulines dosées à 0 gr. 125 par jour.	EXTRAIT Hépatique MONCOUR Maladies du Foie Diabète par anépathie En sphérulines dosées à 30 c/gr. en doses de 12 gr. En suppositoires dosées à 3 gr. De 4 à 16 sphérulines p. jour De 1 à 4 suppositoires —	EXTRAIT Pancréatique MONCOUR Diabète par hyperhépatie En sphérulines dosées à 20 c/gr. En suppositoires dosées à 1 gr. De 2 à 10 sphérulines p. jour De 1 à 2 suppositoires —	EXTRAIT ENTÉRO-PANCRÉATIQUE MONCOUR Affections Intestinales Troubles dyspeptiques En sphérulines dosées à 25 c/gr. De 1 à 4 sphérulines par jour.	EXTRAIT Intestinal MONCOUR Constipation Entérite mucéo-membraneuse En sphérulines dosées à 30 c/gr. De 2 à 6 sphérulines par jour.
EXTRAIT de Bile MONCOUR Maladies hépatiques Lithiase Néphrite par rétention En sphérulines dosées à 10 c/gr. De 2 à 6 sphérulines par jour	EXTRAIT Rénal MONCOUR Insuffisance rénale Albuminurie Néphrites, Hémémie En sphérulines dosées à 15 c/gr. De 4 à 16 sphérulines par jour	CORPS Thyroïde MONCOUR Myxœdème, Obésité Arrêt de Croissance Fibromes En bonbons dosés à 5 c/gr. En sphérulines dosées à 35 c/gr. De 4 à 4 bonbons par jour De 1 à 6 sphérulines —	POUDRE Ovariennne MONCOUR Amenorrhée Dysménorrhée Ménopause Neurasthénie féminine En sphérulines dosées à 20 c/gr. De 1 à 3 sphérulines par jour	AUTRES Préparations MONCOUR Extrait de Muscle lisse Extrait de Muscle strié Moelle osseuse Myocardine Poudre surrénale Thymus, etc., etc.

Toutes ces préparations ont été expérimentées dans les Hôpitaux de Paris. Elles ne se délivrent que sur prescription médicale.

**Traitement de la Syphilis par les
injections mercurielles intra-mus-
culaires VIGIER.**

Huile grise stérilisée indolore VIGIER à 40 %
Seringue spéciale du Dr Barthélemy et VIGIER
pour injections d'huile grise
Huile au calomel indolore VIGIER
à 0 gr. 05 par c. m. c.
Huile au bi-odure de mercure indolore VIGIER
à 0 gr. 01 par c. m. c.
Huile au Sublimé VIGIER à 0 gr. 01 par c. m. c.
12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

ÉPILEPSIE
DRAGÉES GÉLINEAU
Gélineau
SCEAUX (Seine).

DRAGÉES au Lactate de Fer de
GÉLIS & CONTÉ
Approuvées par l'Académie de Médecine
Le FER le PLUS ASSIMILABLE
Contre ANÉMIE, CHLOROSE, etc.
Dose : Cinq centigrammes par Dragée.
LABÉLONYE & Co, 99, Rue d'Aboukir, PARIS

CHOLÉINE
CAPSULES GLUTINISÉES
A L'EXTRAIT INALTÉRABLE DE FIEL DE BŒUF
CAMUS

**MALADIES
DU FOIE
ENTÉRO-COLITE
CONSTIPATION**
De St :
Pharmacie CAMUS
MOULINS (Allier).
Echantillon et Littérature
sur demande à MM. les Docteurs

TOPIQUES CHAUMEL
à la glycérine solidifiée
BOUGIES CHAUMEL (URÉTHRALES)
DIMENSIONS REQUÉES DE MOIÉTÉ
Pessaires CHAUMEL
Bougies Supp. Vag. CHAUMEL
Mèches des Femmes
Ovules CHAUMEL
Glycérine Soluble
DETAIL : CHAUMEL, 57, RUE LA Fayette, PARIS
FONDEUR : 28, FAUBOURG ST-DENIS, PARIS

GOUTTE — GRAVELLE — RHUMATISMES

SONT COMBATTUS AVEC SUCCÈS PAR LES

Sels de Lithine
Effervescents

LE PERDRIELCarbonate, Benzoate, Salicylate,
Citrate, Glycérophosphate, BromhydrateSupérieurs à tous les autres
dissolvants de l'acide urique par
leur action curative sur la dia-
thèse athritique même.L'acide carbonique « naissant »
qui s'en dégage assure l'efficacité
de la Lithine.Un bouchon-mesure représente
15 centigr. de sel actifSpécifier et Exiger le nom
Le Perdriel pour éviter la substitu-
tion de similaires inactifs, impurs ou
mal dosés.LE PERDRIEL, Rue Milon 11, PARIS
ET TOUTES PHARMACIES

LES ÉNERGÈTES VÉGÉTAUX
SUCS PURS de PLANTES FRAICHES Chimique & Physiologiquement titrés

VALÉRIANE BYLA

Suc de Valériane

SUCS de SAUGE-DIGITALE-GENET-MUGUET-COLCHIQUE

Chaque flacon 3.50. LES ÉTABLISSEMENTS BYLA JEUNE & GENTILLY (Seine)

**TRAITEMENT DE L'ANÉMIE, NEURASTHÉNIE
 ET DE TOUS LES ÉTATS CONSOMPTIFS**

**SUC PUR INALTÉRABLE
 DE VIANDE DE BŒUF CRUE**

ASSOCIÉ À LA CATALASE & AUX OXYDASES DU PLASMA SANGUIN DE BŒUF

MUSCULOSINE BYLA

LE FLACON ENTIER 8 FRANCS

LE DEMI FLACON 4.50

DOSE MOYENNE
 4 CUILLERÉES À BOUCHE
 PAR JOUR POUR LES ADULTES
 4 CUILLERÉES À DESSERT
 POUR LES ENFANTS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES

PRÉPARÉE ET CONCENTRÉE À FROID

ABSENCE TOTALE DE TOUS GERMES NOCIFS

**LES ÉTABLISSEMENTS BYLA JEUNE
 GENTILLY (Seine)**

CACODYLATE DE SOUDE CLIN
 (Arsenic à l'état organique)

Gouttes Clin : 1 cgr. de Cacodylate de Soude pur par 5 gouttes.
Globules Clin : 1 cgr. de Cacodylate de Soude pur par globule.
Tubes stérilisés Clin : pour injections hypodermiques.
 5 ou 10 centigr. de Cacodylate de Soude pur par tube.

LABORATOIRES CLIN. — COMAR & C^e, 20, Rue des Fossés-St-Jacques, PARIS.

VIN NOURRY IODOTANÉ

Exempt de tout iodure alcalin, sans goût désagréable, d'une assimilation parfaite. Succédané de l'Huile de Foie de Morue.

Cinq cgr. d'Iode combinés à dix cgr. de Tanin par cuillerée à soupe.

INDICATIONS : Lymphatisme, Anémie, Menstruation difficile, Affections pulmonaires torpides, Convalescence des Maladies infectieuses.

DOSES : Adultes, une cuillerée à soupe
 Enfants, une ou deux cuill. à café } avant ou pendant chaque repas.

ERGOTINE BONJEAN

Médaille d'Or : Société de Pharmaciens de Paris

DRAGÉES à 0,15 centigr.
AMPOULES pour injections hypodermiques
 Flacons d'Ergotine de 30 Tubes de 2 grammes.

SOLUTION stérilisée au (1/10^e)

LABELONYE & C^e, 99, Rue d'Aboukir, PARIS

ANTHYLÈNE
 Antiseptique général
 (Aldehyde formique et essences)

SANS CUIVRE — SANS HG — ODEUR AGRÉABLE

Chirurgie — Obstétrique — Gynécologie — Désinfection

Pharmacie Brunot, Saint-Médard-en-Jalles (Gironde)
 et toutes pharmacies

Echantillons gratuits sur demande à MM. les Docteurs.

**VIN DE LAVOIX
 (Beef-Lavoix)**
 À base de

Viande, Quinquina, Phosphate & Chaux

Contre : Anémie, Chlorose, Rachitisme, Syphilis, Gastralgie, Maladies des Os, Épuisement, et dans toutes les Convalescences ; régénère le sang, procure appétit, force et santé.

Dépôt Général : 5, AVENUE VICTORIA, PARIS

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PAPAÏNE TROUETTE-PERRET
 (Le plus puissant digestif connu)

Un verre à liqueur d'ELIXIR, SIROP ou VIN

Papaïne de Trouette-Perret après chaque repas.

A. TROUETTE, 15, rue des Immeubles-Industriels, PARIS

ÉTABLISSEMENT DE ST-GALMIER

SOURCES

BADOIT

NOEL, REMY ET LES CENTRALES

Société anonyme au Capital de 2.250.000

Les seules Eaux minérales de table

DÉCLARÉES D'INTÉRÊT PUBLIC
 (12 Août 1897)

Vente par an : **20 MILLIONS**
 Débit annuel des Sources : **100 MILLIONS**

Eaux minérales, pures, limpides, gazeuses, anti-acidiques. Elles sont les plus hygiéniques et recommandées pour les maladies métaboliques.

et des contagions parasitaires (gale, teigne, pelade, pityriasis versicolor), pyodermes, lupus, acné inflammatoire, etc., etc. Le pityriasis capitis, les vulgaires pellicules, se rencontrent assez souvent, malgré l'usage du beurre chez le sexe, du rasoir chez l'homme. Le pityriasis versicolor est très fréquent en tant que maladie parasitaire. On m'a cité des agglomérations où il sévit; nos dermatologistes admettent que le *microsporon furfur* est l'apanage des arthritiques et des tuberculeux; il n'en est rien, puisque ce genre de malades est pour ainsi dire inexistant ici.

Pour les « princes de la science » abyssins, l'eczéma reconnaît pour cause le crachat : c'est un homme, ennemi ou jaloux, qui vous a craché, à l'endroit où vous avez votre plaque d'eczéma. On se traite de la façon suivante : on s'en va sur les grands chemins chercher sept cailloux; on s'en frotte les taches jusqu'à écoulement sanguin; la guérison est la règle; celui qui m'a indiqué cette médication semi-chirurgicale semi-superstitieuse, l'a essayée sur lui-même avec plein succès; je le crois, car quoi de plus radical que de « décapier » en grattant un eczéma; à la place de la dermite torpide on a une plaie franche qui se cicatrice à ciel ouvert. Evidemment ce n'est pas la méthode de choix dans les eczémas invétérés; dans ce dernier cas on utilise la sève de figuier sauvage. On n'ignore pas le traitement interne de cette maladie, sans aucun diététique d'ailleurs; on donne des macérations de feuilles d'un arbre dit *dédoko*, qui doit jouir de propriétés diurétiques; ce remède se prend avec du beurre; souvent aussi, on fait bouillir ces feuilles dans le beurre même. — L'urticaire de la peau n'est pas plus à trouver en ce pays, que cet autre « urticaire des bronches », comme on a appelé l'asthme.

Le lupus est relativement fréquent en Ethiopie; c'est le lupus érythémateux classique, à siège facial, avec la teinte sucrée d'orge à la vitro-pression. le rouge translucide de ses *lupomes*. Il y a encore des médecins qui doutent de l'existence de la tuberculose, sur le plateau éthiopien ! Le lupus se dit en abyssin *chehegne*; on le traite avec le plus parfait succès par les scarifications et l'ignipuncture. Nombreux sont les indigènes qui portent ces cicatrices gaufrées et reluisantes spéciales à cette maladie, même aux altitudes de 3.000 à 3.500 mètres. Pour les *lupus vorax*, on s'adresse aux prêtres et aux sorciers. La région d'Ankober tient le record pour sa fréquence.

On peut s'étonner de la rareté de la furonculose et de l'acné inflammatoire parmi ces naturels qui ne savent pas ce que c'est d'entretenir la peau propre. Sans insister sur la rareté et la légèreté des auto-intoxications dont les toxines s'éliminant par la peau déterminent la localisation microbienne, je mets ce fait sur le compte du beurre dont les indigènes usent *largâ manu* pour leur toilette. En effet ce beurre est généralement choisi rance; serait-il même frais qu'il ne tarde pas à rancir et à produire des acides de fermentation (acides butyrique, caprique....) qui, certes, ont un pouvoir antiseptique. De plus les pores de la peau sont obstrués et les agents pathogènes ne peuvent pénétrer dans les glandes pilo-sébacées dont l'inflammation, plus ou moins étendue et virulente, constitue le furoncle et l'anthrax. Ainsi donc ce fameux beurre, qui fait l'horreur des Européens, préserve les indigènes de microbes autant que de *macrobes*. D'ailleurs l'indigène ne se dissimule pas les mérites du beurre et classe ce remède au rang du kouso et du berbéri. N'aurait-il pas un peu raison ? Une autre cause m'a semblé résider dans l'usage du *talla*, bière indigène non décantée de sa levure; ce produit est parfois si mêlé de farine d'orge maltosé, d'orge frit, de poudre de *guécho* (servant de houblou), de levure, qu'il fait dire aux Européens : « Il y a là à boire et à manger ! » Il est certain

que la levure de bière a de bons effets dans la furonculose et, sans mériter l'enthousiasme des premiers jours, elle ne mérite pas le dédain qu'on commence à manifester à son endroit : l'usage immodéré de la bière non séparée de sa levure et la rareté de la furonculose parmi les Abyssins, me semble une preuve de son efficacité. L'homme se met bien moins de beurre sur le corps (cet usage commence à disparaître) que la femme, car le beurre rance est réputé cosmétique; par contre il boit plus de bière que celle-ci. On peut donc mettre sur le compte de la bière exclusivement la rareté de la furonculose chez l'Abyssin.

Le « coup de soleil » (*Mitche*) aux parties découvertes (mains, pieds...) qui n'est qu'un eczéma plus ou moins tenace, est traité par une macération (d'*ifrindo* (arbuste à tiges élancées, à feuilles lancéolées, petites fleurs blanches, rappelant un peu le laurier-rose, de la famille des Apocynacées).

L'*ecthyma*, d'origine syphilitique ou non, est traité par des cautérisations au sulfate de cuivre (couperose bleue) qui se vend couramment au marché; cette drogue est probablement d'importation arabe.

Bien rares sont le prurigo de Hébra, le strophulus, les lichens, l'ichthyose, le pityriasis rosé de Gibert, la kératose pileuse, etc.; je n'ai rencontré qu'un cas de vitiligo et un de psoriasis. Les indigènes ne connaissent pas leurs traitements. Nous parlons en son lieu de la lèpre.

Quelque noirs qu'ils soient, les Ethiopiens s'adressent à vous fort souvent pour des taches mélaniques du visage. L'indigène est coquet, et cette tache que vous distinguez avec peine sur son visage d'ébène, gêne beaucoup, à ses yeux, sa blancheur relative. D'ailleurs, de ces taches ils en ont aussi sur la muqueuse buccale, linguale, les gencives, comme les Addisiens chez nous; ce sont évidemment des excès ou des écarts de la pigmentation normale chez la « race éthiopienne », des hyperchromies. On leur fait « un traitement de consolation » avec un caustique quelconque.

XIII. VARIOLE. — Parmi les fièvres éruptives, il n'y a guère que la rougeole et la variole qui se rencontrent fréquemment; la diphtérie n'existe pas; la scarlatine est rare. — D'après Morié, auteur d'une histoire d'Ethiopie, fort estimée parmi les savants du pays, le Coran mentionne l'apparition de la petite vérole, comme providentielle, dans l'armée abyssine qui assiégeait la Mecque défendue par le grand-père de Mahomet : l'armée fut décimée et son chef, El-Abreha, en mourut lui-même; cela se passait juste l'année avant la naissance de Mahomet (570). C'est à cette époque que la variole fit son apparition en Europe, où elle fut transportée par les Arabes après l'avoir reçue des Abyssins. Actuellement ce mal est endémique en Ethiopie et y fait des ravages tels qu'on conçoit que dans un temps moins civilisé on n'ait pas reculé devant les méthodes draconiennes de limitation de l'épidémie que relate Bruce : « Les habitants la craignent tant que quand elle se déclare dans une maison, tous les voisins qui savent qu'elle pourrait infecter la colonie entière, entourent la maison pendant la nuit, y mettent le feu sans aucune pitié, repoussent dans les flammes à coups de fourches et à coups de lances, tous les infortunés qui tentent de se sauver, sans qu'il y eut jamais eu d'exemple qu'on ait laissé vivre un seul. » (*Voyage en Nubie et en Abyssinie*, 1769.) — Ce terrible fléau a souvent été une « raison politique » : Il a sauvé les Abyssins des incessantes invasions des races nigritiques de l'Ouest, spécialement des

Chankallas qui en étaient décimés, cependant qu'ils avaient pris le contagé chez les Abyssins eux-mêmes.

Le vaccin, découvert par Jenner en 1778, ne paraît pas avoir été introduit en ce pays par les divers peuples qui se sont succédé ici ; on n'a jamais connu que la vaccination originale autant que meurtrière qu'on va lire. En 1889, il y eut une terrible épidémie de variole en même temps que de peste bovine ; les deux maladies persistèrent jusqu'en 1898 où la vaccination fut édictée obligatoire. Actuellement elle ne l'est nullement, aussi assistons-nous, dans la capitale, à deux ou trois reprises annuelles de l'épidémie.

La façon de vacciner ne manque pas de hardiesse ni de sans-souci. Pour préserver un enfant de l'atteinte de la variole, on n'a rien mieux trouvé que de la lui donner délibérément : c'est comme si on tuait quelqu'un pour l'empêcher de mourir ; tandis que dans la vaccination jennérienne on communique la vaccine, petite fièvre éruptive fort bénigne de la race bovine, pour préserver de la variole, fièvre éruptive dont la malignité est bien connue. Je m'explique cependant les bons effets de cette méthode illogique à première vue : comme toute épidémie, cette maladie n'atteint pas tout le monde ; de ceux qu'elle atteint, les uns le sont gravement, les autres légèrement, ce qui tient à l'état de santé générale du moment, de résistance contre la maladie. Si donc on inocule, pour ainsi dire de force, la maladie à ces sujets peu prédisposés, ils la supportent très bien, en font facilement les frais et s'en tirent sans trop de dommage pour leur santé future. On en voit n'avoir qu'une fièvre guère plus grave que celle de notre vaccination ; ils ne se mettent même pas au lit et passent sur pied les 10 ou 20 jours d'indisposition. Cette variole est d'une évolution bénigne et l'heureux vacciné a bien des chances de n'être plus atteint plus tard par une variole dont l'évolution pourrait être grave, voire fatale. Etant donné que la variole ne rechute qu'une fois sur 50, un vacciné abyssin a 98 chances sur 100 de n'en plus redevenir malade, si toutefois cette vaccination ne l'a pas déjà tué, ce qui n'arrive, hélas ! que trop fréquemment !

On a beau leur dire que ceux de leurs vaccinés qui ont eu une évolution bénigne de la maladie ne l'auraient peut-être jamais attrapée, ou l'auraient eue également bénigne s'ils l'avaient prise spontanément ; et que ceux qui sont les victimes de cette affreuse méthode, ne l'auraient peut-être, par un heureux hasard, jamais contractée ; il font la sourde oreille et continuent à vacciner à leur façon. Ils ont même l'audace ou la simplicité de vous inviter à leur faire cette vaccination ! Dès que l'endémie prend des allures inquiétantes, tous les bons pères de famille s'empressent de communiquer le mal à leurs enfants, et de créer ainsi une épidémie artificielle dont on voit partout se promener les victimes enlaidies.

Le nombre des « grêlés » est énorme en Abyssinie, environ 20 p. 100 ; les jeunes l'ont été par cette méthode

hasardeuse qui jouit de cette alternative sans milieu : « vacciner pour toute la vie ou tuer ». Il faut dire, à l'éloge des praticiens indigènes, qu'ils ont soin de prendre leur vaccin sur une « bonne maladie », c'est-à-dire un sujet n'ayant ni la syphilis, ni la blennorrhagie (!), et dont le mal évolue pas trop tapageusement. On se demande ce que la blennorrhagie peut bien avoir à faire ici : ces braves gens auraient-ils l'intuition que c'est une maladie générale dont le microbe ou les toxines se diffusent dans tout l'organisme, comme la Faculté le professe actuellement ? De plus, sans se douter encore, ils font de l'*isothérapie* prophylactique en inoculant la variole pour préserver de la variole, ce qui, en matière de poisons, constitue le *mithridatisme* ; les charmeurs de serpents ne mangent-ils pas de la chair de vipères pour augmenter leur immunité aux morsures de ces animaux ? — Un autre point de leur technique mérite d'être relevé : ils mêlent le pus variolique au miel ou même au beurre, pour en amortir la virulence en même temps que pour le préserver longtemps de la dessiccation. On manipule cet agent terrible avec autant d'insouciance qu'un fusil de chasse ou un Lebel. On le conserve dans une boîte plusieurs semaines, enveloppé de coton, sans aucun soin d'antisepsie pour eux-mêmes ou pour le pus, afin d'éviter le mélange avec d'autres agents pathogènes. — Les indigènes disent que tout homme doit avoir la petite vérole, comme aussi, d'ailleurs, la grande ; et ils préfèrent la prendre quand cela leur plaît plutôt que d'en être surpris au moment où ils s'y attendent le moins !

En compulsant les auteurs, j'ai trouvé, dans Bruce, le mode suivant de vaccination usité au XVIII^e siècle au Seneaar (Haute-Egypte) ; je le rapporte d'autant plus volontiers qu'il est probable que le mode actuel d'Éthiopie en est une imitation, malgré qu'on croit ici que cette vaccination a été enseignée par les Européens, et, qu'on me cite le nom de Mgr Massaja, ami de jeunesse et conseiller de Ménélik, qui a passé près de 40 ans à évangéliser les Galtas : « ont une sorte d'inoculation qu'on appelle X. Y. ou « *Pachat de la petite vérole* ». Les femmes font elles-mêmes cette opération ; et elles choisissent toujours pour cela le temps le plus sec et le plus beau de l'année. Dès qu'elles apprennent que la petite vérole s'est déclarée quelque part, elles s'y rendent et, mettant une bande de toile de coton autour du bras de la personne malade, elles demandent à la mère combien elle veut leur vendre de grains de petite vérole ; il est nécessaire, suivant elles, qui ce marché se fasse d'une manière rigoureuse, qu'il n'y entre point de complaisance et qu'on paie au moins une ou deux pièces d'argent. Les choses étant ainsi réglées, elles reprennent leur bande de toile, déjà imprégnée de venin variolique, et elles reviennent chez elles l'attacher au bras de leur enfant, qui, à ce qu'elles prétendent, est inoculé sans danger, et n'a jamais plus de grains de petite vérole qu'elles n'en ont spécifié dans leur marché. »

FEROXAL
FER des
DYSPEPTIQUES
BUISSON

**ANEMIES
CONVALESCENCE - ASTHENIES**

Combinaison Granulée
de PROTOXALATE DE FER
et de PHOSPHATES ALCALINS
soluble dans tous les sucs gastriques.
DOSE : 1 à 2 cuillérées à café à croquer aux repas
TOLÉRANCE ABSOLUE - PAS DE CONSTIPATION
GOUT EXQUIS
BUISSON et C^{ie}, 20, B^e du Montparnasse, PARIS

Aujourd'hui on ne se contente pas d'appliquer par une bande le pus sur le bras, mais on l'inocule, comme chez nous, par une lame tranchante. — On n'a jamais eu l'idée de faire de la variole-vaccine en faisant passer le contagé par un veau ou un âne, ou de l'atténuer de toute autre façon comme ils le font parfois pour la syphilis; ce n'est pas que les Abyssins ne soient assez ingénieux pour y penser, mais ils sont trop fainéants pour exécuter ces voies détournées.

Actuellement, les médecins des diverses Légations, surtout ceux de la Légation d'Italie, se font un plaisir de vacciner toute la population indigène qui se présente à leurs dispensaires. La vaccination a toujours été pratiquée ici, depuis l'édit du 17 mai 1898, soit par les Italiens, soit par les Russes ou les Anglais. Le Dr Wurlz, actuellement professeur de Médecine coloniale à la Faculté de Paris, avait été envoyé en mission, cette même année, par le Gouvernement français; il vaccina 20.000 personnes, dit-on, ce qui enraya l'épidémie régnante. Depuis, on fait continuellement venir le vaccin en tubes, d'Europe; l'indolence abyssine se refuse aux médecins de bonne volonté qui voudraient créer ici un institut vaccinogène dont profiterait tout le pays; c'est ainsi que j'ai voulu en faire dans ma Polyclinique, mais....

Les Abyssins savent peu de chose sur la variole qu'ils appellent *koufigne*; ils en connaissent la contagiosité par contact; quant aux germes, ils n'y sont pas plus avancés que nous. Nous avons donné dans les Généralités une recette merveilleuse usitée en pareil cas; à part cela, on ne tente aucun traitement symptomatique auquel nous sommes nous-mêmes réduits, faute de médication spécifique et étiologique.

XIV. PNEUMONIE. — La pneumonie franche est une des affections les plus répandues à Adis-Abéba. Sa fréquence m'en semble explicable par la biologie de son agent, le pneumocoque, qui vit en saprophyte dans la gorge d'un cinquième des gens bien portants, et non dans la poussière et l'eau où le soleil le tuerait au moins aussi facilement que le bacille de la tuberculose; on sait aussi que les Abyssins s'embrassent sur la bouche, boivent dans la même tasse et crachent par terre; enfin, se logeant mal la nuit, dont le froid n'est égalé que par la chaleur du jour, ils contractent facilement ce mal favorisé par l'état de congestion des bronches par le fait de bronchites à répétition. Les Abyssins, guidés par le point de côté, ne savent guère la traiter que par des ventouses scarifiées. Les adultes guérissent, les vieillards meurent; quant aux enfants, ils ne les traitent jamais ce qui fait qu'ils guérissent toujours.

XV. TUBERCULOSE. — La phthisie prend ici le nom de *Samba-imoum* (maladie du poumon) ou *kassa*. En Europe on estime que 50 p. 100 des malades sont des tuberculeux; une statistique que j'ai faite dans mon dispensaire du Palais, montre qu'ici la même maladie ne se rencontre guère qu'une fois sur cent. On trouve quelques lupus érythémateux et vorax, de rares ostéites et arthrites, des adénopathies du cou qui ne sont pas toujours de cette nature, et aussi de la scrofulo-tuberculose. Dans une ville de 60.000 habitants comme Adis-Abéba, il ne meurt pas, par an, sûrement dix hommes par cette maladie, tandis que, dans nos grandes villes, la population paye un lourd tribut à ce fléau. Les raisons de ce fait sont d'abord que les indigènes vivent au grand air et au soleil 12 heures sur 24; ils ne sont dans leurs huttes que pour dormir; ils ne connaissent pas cet air confiné qui nous attend aux théâtres, aux salles de conférences, salons, églises, cafés; l'usine, les galeries souterraines de houille ni même de mines d'or, n'ont pas encore inauguré leurs désastreux effets sur la santé des travailleurs. — Le soleil est pour le plus dans la rareté de cette « maladie de l'obscurité » : 24 heures d'exposition au soleil tue le bacille de la tuberculose qui vit 25 ans dans la poussière des murs d'une pièce mal éclairée; c'est que, comme tous les criminels, le bacille de Koch craint la lumière. L'effet de la lumière solaire est d'autant plus à noter que nous nous trouvons ici à 2.500 mètres d'altitude, ce qui est précisément l'altitude moyenne du plateau éthiopien; on sait que dans les niveaux inférieurs, l'atmosphère absorbe plus du quart de l'activité des rayons infra-rouges et ultra-violet, les seuls à considérer au point de vue qui nous occupe. La nature met à la disposition des Abyssins, sans qu'ils s'en doutent, une excellente médication. La cure de soleil dont on parle en Europe depuis à peine un quart de siècle, est ici naturellement utilisée depuis l'origine des temps, surtout depuis que les ancêtres troglodytes de ces peuples quittèrent les cavernes obscures et humides pour les chaumières de pisé et de paille. Le soleil vif et chaud est donc la première sauvegarde du pays contre ce terrible fléau; les résultats obtenus contre la tuberculose par les bains de soleil en sont la meilleure preuve; ne guérit-on pas chez nous des plaies de cette nature par la simple exposition au soleil? Il est donc évident que si l'Abyssin, nu ou légèrement habillé, constamment baigné de soleil, ne devient pas facilement tuberculeux, il le doit à l'astre de vie. J'ai parfaitement remarqué que sur 10 tuberculeux, 7 ou 8 sont des femmes: comme nous l'avons dit, la femme aime à se tenir à l'ombre pour raison de coquetterie. — En troisième lieu, il faut noter la frugalité des Ethiopiens; l'alcool et le tabac sont peu répandus; ils font bien quelques excès en viandes, mais pas tous les jours; de plus

iodo-MAISINE

Albumine Végétale Iodée

H. SALLE & C^{IE}

PARIS — 4, rue Elzevir, 4 — PARIS

STATISTIQUE DÉMOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE TOURS POUR 1911

Par le Dr Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

1911	RÉPARTITION DES DÉCÈS (mort-nés non comptés) PAR AGE ET PAR SEXE										RÉPARTITION DES NAISSANCES PAR SEXE						
	MOIS	moins de 1 an	de 1 an à 19 ans	de 20 à 39 ans	de 40 à 59 ans	de 60 à 79 ans	de 80 ans et au-dessus	TOTAUX	Masculin	Féminin	MORT-NÉS	Masculin	Féminin	TOTAUX	Illégitimes	MARIAGES	DIVORCES
JANVIER.....	12	12	25	29	69	30	177	89	88	11	6	47	54	101	20	53	1
FEVRIER.....	14	9	15	29	59	20	146	61	85	6	6	33	46	79	18	52	3
MARS.....	18	16	31	22	43	10	140	72	68	10	6	51	51	102	24	27	3
AVRIL.....	15	10	21	28	50	15	139	67	72	10	6	46	60	106	28	68	3
MAI.....	13	18	20	27	40	10	128	67	61	4	4	62	65	127	22	23	3
JUIN.....	17	16	22	27	39	6	127	53	74	7	7	46	54	100	24	54	1
JUILLET.....																	
AOUT.....																	
SEPTEMBRE.....																	
OCTOBRE.....																	
NOVEMBRE.....																	
DECEMBRE.....																	
TOTAUX.....	89	81	134	162	300	91	857	409	448	44	44	285	330	615	136	277	11
JANVIER à JUIN 1909....	69	75	116	157	347	764	404	360	61	61	61	340	276	616	149	267	24
— 1910....	74	68	127	194	324	798	429	399	41	41	41	328	369	687	175	305	19

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

Dissout et chasse l'acide urique

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

GRANULÉ

SOLUBLE

Urotropine
Helmitol
Pipérazine

ROGIER

Benzoate
de lithine
etc.

PRIX

au Public : 5 fr.

Stimulant de l'activité hépatique et de l'activité rénale
0,60 de principe actif par cuill. à café. — 2 à 6 cuill. à café par jour.ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : **Henry ROGIER**, Pharmacien. Ancien Interne des hôpitaux de Paris
3 et 5, Boulevard de Courcelles — PARIS — Téléphone 533-85 — Dépositaires à Tours : Pharmacies GUIBERT, PAULIN et GIRAUD

cette viande est fraîche, exempte de ptomaines. — Les villes et les villages sont composés de maisons n'ayant que le rez-de-chaussée, éparpillées de façon que les méfaits de l'agglomération sont évités, que la contagion ne passe pas de l'une à l'autre avec la poussière contenant les crachats bacillifères desséchés. La coutume de faire le feu au beau milieu de la demeure, sans foyer ni cheminée, asepsie aussi l'habitation, par la chaleur fréquente et la suie de fumée. L'incendie, assez fréquent, léger, tel un flambage, que les indigènes semblent éteindre par leurs cris, a vite fait aussi de parfaire cet effet hygiénique du feu domestique. Enfin, l'absence de médecins dans le pays a également sa valeur ; celui qui est atteint de ce terrible mal, est voué sans remède à son malheureux sort ; il n'a pas le loisir, que procurent nos savantes méthodes, de contagionner tout l'entourage, et surtout de vivre longtemps et perpétuer une descendance tarée à laquelle il n'a rien de plus pressé que de léguer son mal avec l'héritage ; en d'autres termes la sélection dite « médicale » n'a pas cours ici. — La rareté des maladies nerveuses essentielles et des dégénérescences mentales, doit, pour une grande part, être mise sur le compte de la rareté de l'intoxication tuberculeuse de l'individu en général, du fœtus en particulier.

La viande crue a été pendant longtemps dans notre science « à idées fixes souvent changeantes », et est encore, pour les médecins vieille roche, le remède héroïque de la tuberculose. On trouve à présent que la viande favorise cette maladie en amoindissant le rôle protecteur des organes d'élimination et de neutralisation des toxines, foie et reins, qu'elle sclérose. Or, l'observation des faits, en Abyssinie, doit conduire tout esprit impartial à conclure, au contraire, que la viande empêche l'installation de la tuberculose et la guérit dès ses débuts. En tout cas, l'usage de la viande crue, le *brondo*, doit être rangé parmi les causes sus-mentionnées de la rareté du mal. L'Abyssin ne peut retenir un sourire de pitié pour nos idées quand on lui parle de « l'intoxication par la viande crue », à quelque longue échéance que vous la remettiez ; il mange à belles dents, et vous laissez à loisir développer vos théories. Assis à la mode tailleur devant le quartier de bœuf que lui tend un vigoureux esclave, et dont il avale à pleine bouche sans accompagnement de pain, il ne peut concevoir les précautions conseillées par le professeur Albert Robin, un spécialiste en la matière, pour faire accepter la viande crue par le malade : « On commencera par la râper au couteau, puis on la pilera au mortier ; elle sera débarrassée de ses parties tendineuses, et, ainsi préparée, on pourra la présenter entre deux tranches de pain couvertes d'une lame de jambon enduit de beurre ; 25 grammes de viande crue seront intercalés entre le jambon beurré ; ou bien des boulettes de viande arrosées de quelques gouttes d'alcool sont offertes à la flamme qui en roussit la surface, ou bien on mêlera la pulpe de viande crue à du bouillon aromatisé... ! » — Est-ce du koussou ?

s'écriera l'Abyssin en voyant toutes ces précautions, lui qui dévore à belles dents et engloutit en un repas jusqu'à 500 grammes de « brondo ». Ne sont pas rares ceux qui consomment 1 kilo de viande crue journellement ; on cite des mangeurs d'un mouton !

Pour ce qui en est spécialement d'Adis-Abéba, protégée contre les vents du Nord par une ceinture immédiate de montagnes dont l'altitude dépasse 3.000 mètres, son climat sec, chaud le jour, pas excessivement froid la nuit, en fera, d'ici un avenir plus ou moins éloigné dépendant de la construction de la voie ferrée (qu'on attend ici pour 1914 à moins que les ballons ne la devancent !) le séjour indiqué des sujets atteints de tuberculose torpide au début, de préférence aux stations égyptiennes (Assouan, Louksor, Biskra...) Il est vrai que l'altitude est un peu trop élevée (2.500 mètres), car l'optimum est aux environs de 1.500 mètres ; mais si l'on y monte graduellement les malades anorexiques et dyspeptiques, les péritonitiques, on peut leur en faire tirer beaucoup de profit ; les arthritiques y trouveront le plus grand bénéfice, de préférence aux cracheurs de sang, aux dyspnéiques et aux cardiaques.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

La Touraine à travers les âges, par Louis DUMONT.
4 vol. in-18 de 300 pages avec 230 gravures. Tours, IMPRIMERIE TOURANGELLE, 1911.

Si nous avons vu paraître, ces temps derniers, quantité de guides touristiques sur la Touraine, il nous manquait encore un volume donnant, en un aperçu rapide, l'histoire de notre belle province. Pour le visiteur qui vient rechercher sur les bords de la Loire les souvenirs d'un passé si riche de faits glorieux, d'hommes et de choses, il est indispensable de connaître les lignes principales de l'histoire locale qui est pour ainsi dire écrite sur les pierres des admirables châteaux semés dans nos vallées pittoresques.

Aussi bien le livre que nous offre l'Imprimerie Tourangelle remplit fort heureusement une lacune dont se plaignaient quantité de voyageurs réduits à se contenter des indications historiques toujours très concises et souvent fautives des guides et des annuaires.

L'auteur, Louis Dumont, cache sous ce pseudonyme un historien de grande valeur. Il suffira de lire quelques pages pour reconnaître immédiatement à son style léger et sobre, élégant et précis, l'homme le plus qualifié par ses travaux archéologiques pour écrire cette histoire de la Touraine.

C'est donc un guide particulièrement averti qui dirigera les

DIGITALE CRISTALLISÉE

NATIVE VELLE

GRANULES - SOLUTION - AMPOULES

24, place des Vosges, PARIS

pas du lecteur dans ses excursions. Chaque chapitre retrace à grands traits un règne ou une époque, sans s'attarder à la minutie des détails et à de vaines controverses. Mais l'auteur a insisté tout spécialement — et c'est là, à notre avis, l'originalité de l'ouvrage — sur le grand mouvement littéraire et artistique dont la Touraine a été témoin dans la suite des âges. C'est ainsi que l'histoire des manufactures tourangelles de soieries et de tapisseries, l'histoire de la céramique locale sont esquissées, tandis que l'histoire de la Renaissance, dont la Touraine fut le berceau, reçoit des développements très importants.

Que dirons-nous de l'illustration : chaque page est ornée d'une, de deux ou trois gravures rappelant un monument, un site ou un personnage célèbre, jamais guide n'avait reçu telle abondance de clichés tous très réussis.

Disons encore que l'ouvrage, présenté sous une jolie couverture en 14 couleurs, est enrichi d'un beau plan de la ville de Tours et d'une carte du département, ce qui en facilitera beaucoup la lecture.

C'est donc là un beau livre et un livre utile dont le succès de vente est assuré dès à présent.

Nous en conseillons très vivement la lecture à tous ceux qui, attirés par les charmes de la Touraine, viendront la visiter, et aussi aux Tourangeaux qui apprendront à connaître le passé glorieux de leur petite patrie.

D'ailleurs l'imprimerie Tourangelle a fixé à 1 fr. 50 (1 fr. 75 par la poste) le prix de cet excellent petit livre. C'est assez dire que cette édition, tirée cependant à 25.000 exemplaires, sera rapidement épuisée.

Guide pratique de l'Infirmière-Hospitalière et de l'Infirmier-Brancardier. par le Dr Edmond MORIN. — VIGOT Frères, Éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris. Un vol. in-8° avec 200 figures. 2 25

Ce petit livre essentiellement pratique et qui enseigne d'une façon succincte, mais complète et précise, tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour parer d'urgence, en ville ou à la campagne, à tous les accidents de la vie ordinaire, industrielle, ou de sports à outrance que nous vivons, vient combler une lacune dans l'enseignement des membres de toutes les sociétés de secours — brancardiers, secouristes, infirmiers volontaires, sauveteurs, etc. ; ainsi que pour les infirmiers et infirmières des Sociétés de la Croix Rouge.

L'auteur a divisé son livre en 3 parties. DANS LA PREMIÈRE, il a traité par régions les bandages les plus usités dans les hôpitaux militaires et civils, ainsi que dans les dispensaires, soit à l'aide de bandes, soit par les pleins de Mayor. Chaque bandage décrit avec un soin minutieux est représenté par une figure qui le rend très compréhensible.

LA SECONDE PARTIE comprend les premiers soins d'urgence pour tous les accidents isolés ou collectifs : incendies, déraillements, désastres publics, etc.

Enfin, dans LA TROISIÈME PARTIE, l'auteur a traité du relèvement et transport des malades et des blessés par tous les moyens employés, depuis le brancard improvisé jusqu'à l'automobile. Dans ces deux dernières parties, le style est clair, concis et mis en lumière par de nombreuses figures.

La Neurasthénie rurale, par le Dr Raymond BÉLÈZE. — VIGOT Frères, Éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris. Un vol. 3 50

L'auteur de ce livre, qui a étudié la neurasthénie dans le milieu purement rural où il vivait, a tiré des 200 observations qu'il a pu recueillir des conclusions intéressantes, qu'il expose dans un ouvrage fortement documenté.

La névrose lui est apparue, même chez les ruraux primitifs, comme une affection du psychisme supérieur, faisant en quelque sorte RÉGRESSER le neurasthénique. Son extrême fréquence (30 p. 400 environ des sujets) serait conditionnée par la détresse économique locale qu'aggrave une intense dépopulation, et beaucoup aussi par la « NEURASTHÉNOCULTURE » contemporaine, qu'elle soit familiale, scolaire ou littéraire. L'insuffisance alimentaire actuelle, la consanguinité, et surtout l'intoxication exogène ou endogène, ont pour lui la valeur de causes efficientes. Séméiologiquement parlant, l'ABOLIE lui est apparue comme un fait essentiel et même primitif, et la PEUR (surtout la peur de la responsabilité) comme un signe de la plus haute importance. La réflexion douloureuse, la PHRONTIDOPHILIE, pour employer un néologisme de l'auteur, ainsi que l'exagération des actes aperceptifs seraient aussi des symptômes caractéristiques. Après une étude des neurasthénies féminine et infantile, et des frontières de la névrose, l'auteur pose brièvement de fermes conclusions pronostiques et s'occupe du Traitement où il expose ses vues personnelles, que leur originalité et leur importance pour le sociologue, le psychologue et le praticien rural (et même urbain) rendent intéressantes et tout à fait ACTUELLES.

La sérothérapie, par Em. POZZI-ESCOT, Paris 1911. 1 vol. in-18 Jésus, 92 pages. — Librairie médicale et Scientifique Jules ROUSSET, 1, rue Casimir-Delavigne, Paris 1 fr. 50

Depuis quelques années, la sérothérapie a fait de sérieux progrès et ses applications deviennent de plus en plus fréquentes. Cette précieuse méthode de thérapeutique, qui dérive également des travaux de l'illustre Pasteur, a modifié complètement la prophylaxie et le traitement de nombreuses maladies, telles que la diphtérie, le tétanos, la dysenterie, la peste bubonique, etc. M. Pozzi-Escot a eu l'heureuse idée de consacrer un volume spécial. Cet ouvrage est divisé en dix chapitres où sont décrits, avec nombreuses figures à l'appui, les différents sérums, les méthodes de préparation employées pour les obtenir, les modifications qu'on peut leur imprimer suivant les modes de culture et enfin leurs applications dans les cas les plus fréquents.

Cet ouvrage, de pure vulgarisation, sera lu avec plaisir et profit non seulement par les praticiens, mais encore par tous ceux qui, sans être du métier, désirent posséder sur cette question des données générales et précises.

Reconstituant du système nerveux

NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

**VERONIDIA
BUISSON**

NON
TOXIQUE

INSOMNIES

AFFECTIONS SPASMODIQUES ou DOULOUREUSES

Solution titrée à 0.25 par cuillerée à bouche de Diéthylmalonylurée (Veronal), dans un véhicule synergique.
DOSE : 1 à 3 cuillerées dans de l'eau.

TOLÉRANCE PARFAITE - SOMMEIL NORMAL
GOUT AGRÉABLE

LABORATOIRES BUISSON et C^e
20, Boulevard du Montparnasse - PARIS

NOUVELLES

24^e CONGRÈS FRANÇAIS DE CHIRURGIE

2-7 OCTOBRE 1911

Le 24^e Congrès de l'Association Française de Chirurgie s'ouvrira à Paris, à la Faculté de Médecine, le lundi 2 octobre 1911, sous la présidence de M. Paul Segond, membre de l'Académie de Médecine, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris, chirurgien de l'Hospice de la Salpêtrière.

Les questions suivantes ont été mises à l'ordre du jour du Congrès.

- 1^o Diagnostic et traitement de l'appendicite chronique;
Rapporteurs: MM. Sùhol (de Marseille) et Valther (de Paris).
- 2^o Traitement des péritonites aiguës;
Rapporteurs: MM. Hartmann (de Paris) et Témoin (de Bourges).
- 3^o Traitement sanglant des fractures fermées;
Rapporteurs: MM. Alglave (de Paris) et Bérard (de Lyon).

MM. les membres de l'Association sont priés d'envoyer, avant le 30 juillet, le titre et les conclusions de leurs communications à M. le Docteur Walther, secrétaire général, 68, rue de Bellechasse, à Paris (7^e).

Des salles particulières seront mises à la disposition de MM. les membres de l'Association pour l'exposition des documents divers, pièces anatomiques, photographies, radiographies, dessins, etc., relatifs à leurs communications ou à la discussion des questions mises à l'ordre du jour.

Pendant la durée du Congrès, une Exposition d'instruments de chirurgie, d'électricité médicale, d'objets de pansements, etc. sera installée dans le grand vestibule de la Faculté de Médecine.

L' A. P. M. EN SCANDINAVIE

Le programme scientifique de la session d'Eté des de l'A. P. M. en Scandinavie (12-30 août 1911) est maintenant arrêté et présente un grand intérêt, grâce à la haute compréhension que se sont faite du but de cette association ses correspondants scandinaves les professeurs Ehlers (Copenhague), Johannessen (Cristiania), Wawrinski (Stockholm).

Le dernier délai d'inscription est fixé au 15 juillet.

Parmi les visites organisées, nous citerons: à Copenhague, Rigs-Hospital, Hôpital Moderne du Mont-Evêque (1.300 lits); Institut Finsen, Institut sérothérapique, Etablissements communaux d'hygiène, Ecoles Egouts, Laiterie modèle municipale (visitée à 11 heures du soir en pleine activité), séance de gymnastique danoise (femmes), conférence sur l'Enseignement médical en Danemark; — à Cristiania, Hôpital de l'Etat, Hôpital communal moderne, Asile d'aliénés de Dikemark. Ecole municipale, Institutions sanitaires de la ville, Sanatoires climatiques; — à Stockholm, Hôpital spécial des contagieux, Hôpital suédois des Enfants Assistés, Ecole primaire, Nouvel Abattoir, Bureau d'hygiène, Bains publics, Distribution de l'eau potable, Nouveau Sanatorium pour tuberculeux, l'Institut et le Musée d'hygiène. — Enfin la visite en corps de l'Exposition internationale d'hygiène de Dresde, organisée à l'issue de la session s'impose à tout esprit ouvert au progrès scientifique.

Pour tous renseignements, écrire avec timbre pour réponse au Siège central de l'A. P. M., 12, rue François-Millet, Paris, XVI^e (Bureau ouvert le mercredi et le samedi, de 10 heures à midi).

HISTOGÉNOL

NALINE

EMPLOYÉ DANS LES
HOPITAUX de PARIS
Sanatoria

Dispensaires antituberculeux.
COMMUNICATIONS
à l'Académie des Sciences;
à la Société de Biologie et
de Thérapeutique.

THÈSE
sur l'HISTOGÉNOL présentée
aux Facultés de Médecine de Paris
et de Montpellier.

Médication
Arsénio-phosphorée
organique

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme, débilité par une cause quelconque, a besoin d'une médication réparatrice puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général par l'amélioration de la composition du sang, la reminéralisation des tissus et le retour à la normale des réactions intraorganiques.

TUBERCULOSE, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE
ASTHME, NEURASTHÉNIE, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES
FAIBLESSE GÉNÉRALE CONVALESCENCES DIFFICILES, ETC.

Echantillons: Laboratoires A. NALINE, 12, Rue du Chemin-Vert, à VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine)

à base de
Nuclarrhine

FORMES et DOSES:
ÉLIXIR, ÉMULSION
GRANULE

2 cuillerées à soupe par
jour.

COMPRIMÉS
4 à 6 comprimés par jour.
AMPOULE
1 ampoule par jour.

Nouveau Traitement de la SYPHILIS

HECTINE

Benzosulfone-paraaminophénylarsinate de soude).

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule).

Une à deux pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine).

20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule).

AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule).

Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

PILULES (Par pilule: Hectine 0,10; Protoiodure Hg. 0,05; Ext. Op. 0,01).
Une à 2 pilules par jour

GOUTTES (Par 20 gouttes: Hectine 0,05; Hg 0,01). — 20 à 100 gouttes par jour.

AMPOULES A (Par ampoule: Hectine 0,10; Hg 0,005).

AMPOULES B (Par ampoule: Hectine 0,20; Hg 0,01).

Durée du
traitement
10 à 15
jours.

Une ampoule par jour
pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

ECHANTILLONS et LITTÉRATURE d'Hectine et d'Hectargyre. LABORATOIRE de l'HECTINE, 12, R du Chemin-Vert, VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine).

CHEMIN DE FER

Pyrénées et Golfe de Gascogne

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 p. 100 en 1^{re} classe et de 20 p. 100 en 2^e et 3^e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 p. 100 suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billet d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec 3 itinéraires différents *via* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne (Biarritz), Pau, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix 1^{re} et 3^e itinéraires: 1^{re} classe, 164 fr. 50; 2^e classe, 123 fr. — Prix, 2^e itinéraire: 1^{re} classe, 163 fr. 50; 2^e classe, 122 fr. 50.

Cartes d'excursions individuelles et de famille dans le Centre de la France et les Pyrénées, divisées en 5 zones, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau, du 15 juin au 15 septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les billets de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 50 p. 100.

NOTA. — Pour plus amples renseignements consulter le *Libret Guide Officiel* de la Compagnie d'Orléans adressé *franco* contre l'envoi de 0 fr. 50 à l'Administration Centrale du Chemin de fer d'Orléans, 1, place Valhubert à Paris, Bureau du Trafic-Voyageurs (Publicité).

Billets d'Aller et Retour Collectifs de Famille

EN 1^{re}, 2^e ET 3^e CLASSEDélivrés du 25 Juin au 1^{er} Octobre

aux familles d'au moins trois personnes, de toutes stations du réseau à toute station du réseau située à 125 kilomètres au moins du point de départ (1).

Validité: jusqu'au 5 Novembre, quelle soit l'époque de la délivrance. Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de 50 p. 100 pour la quatrième et 75 p. 100 pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

En outre, les membres de la famille au-dessus de trois personnes ont la faculté d'effectuer isolément leur voyage à l'aller et au retour en acquittant au guichet le prix d'un billet militaire.

(1) La distance minima de 125 kilomètres est réduite à 60 kilomètres pour les billets à destination d'une station thermale ou balnéaire.

Le Tourisme sur le Réseau des chemins de fer de Paris à Orléans

Tel est le titre d'une nouvelle brochure de luxe que la Compagnie d'Orléans vient d'éditer.

Cette brochure, dont la couverture comporte deux délicieuses reproductions d'aquarelles comprend à l'intérieur d'abondantes illustrations dont plusieurs en couleurs et quatre cartes, également en couleurs, de la Touraine, de la Bretagne, de l'Auvergne et des Pyrénées.

Le texte se compose, en outre, d'une préface littéraire, de la description succincte des principaux sites, monuments, stations, thermales et balnéaires, etc., desservis par les réseaux d'Orléans et du Midi.

La dite brochure est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande au Bureau du Trafic-Voyageurs de la Compagnie d'Orléans, 1, place Valhubert, Paris.

LOTION DEQUÉANT, contre le *Sebumbacille*, calvitie, pelade, teigne, trichophytie, seborrhée, acné, etc.

L. DEQUÉANT, pharmacien, 38, r. Clignancourt, Paris.

CÉRÉBRINE, médicament spécifique de la *migraine* sous toutes ses formes et des *règles douloureuses*. Agit spécialement contre les *névralgies faciales*, intercostales, rhumatismales, sciatiques, le vertige stomacal, et contre les *névralgies rebelles*. Une à deux cuillerées à soupe à tout moment d'un accès suffisent. Eug. FOURNIER et C^{ie}, 147, Boul. du Montparnasse, Paris (6^e)

Tous les praticiens qui ont expérimenté l'*Élatine Bouin* s'accordent à vanter sa haute efficacité dans les *catarrhes bronchiques*.

Non seulement l'*Élatine* se montre un très actif modificateur des sécrétions glandulaires, mais elle a le précieux avantage d'être inoffensive pour le rein, et, par suite, de pouvoir être impunément utilisée, aussi longtemps qu'il convient.

Extrait balsamique de sapin et goudron de Norvège, l'*Élatine Bouin* doit sa parfaite tolérance à sa composition dénuée de tout élément irritant et toxique. Aux *bronchitiques chroniques*, on l'administrera à la dose de deux à trois verres à bordeaux, fractionnés dans la journée et mélangés de préférence à du lait chaud ou à une tisane pectorale.

MÉDECINE PRATIQUE. — Traitement des tuberculoses et affections des voies respiratoires. — Dans son *Traité de médecine*, le docteur FERRAND dit: « L'*Emulsion Marchais* est, d'après l'avis des médecins, la meilleure préparation créosotée; elle diminue rapidement la toux, l'expectoration, la fièvre et active la digestion. »

Le professeur TRÉLAT, ancien président de l'Académie de médecine, écrit, février 1885: L'*Emulsion Marchais* me paraît un bon médicament: j'en use personnellement, je la conseille et j'en donne à mes malades de l'hôpital. L'*Emulsion Marchais* se prend à la dose de 3 à 6 cuillerées à café par jour, dans lait, tisane, bouillon.

Méfiez-vous des
Contrefaçons! **L'ÉLIXIR DE VIRGINIE**
(Maladies du Système Veineux)
Porte
TOUJOURS
la signature de garantie **NYRDAHL**

LABORATOIRE E. MICHELON

Docteur en Pharmacie

CHIMISTE-EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX

20, Boulevard Heurteloup, 20

TOURS — TÉLÉPH. 3.08 — TOURS

Nucleo Fer Girard, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

Floreine — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.

Biophorine Kola Glycéro- granulé de kola, glycéro-phosphatée phosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents antineurasthéniques et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

Vin Girard de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté Succédané de l'huile de foie de morue Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc

TUBERCULOSES

Bronchites, Catarrhes, Gripes

Traité par l'**EMULSION MARCHAIS**
de 3 à 6 cuillerées à café
dans lait, bouillon **PHOSPHO - CRÉOSOTÉE**

OBLATINE

Liqueur au Vieux Cognac préparée selon la formule des Oblats de l'Abbaye de la Foy (Charente), par S. DEXANT, Jarnac, près Cognac.

ÉCHANTILLONS GRATUITS SUR DEMANDE

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, Imprimerie Tourangelle, 20-22, rue de la Préfecture